

Chérusques (Les), tragédie

Auteur : Bauvin, Jean-Grégoire

Description & Analyse

DescriptionReprésentée pour la première fois par les Comédiens français ordinaires du Roi, le 26 septembre 1772

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

108 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(Tragédie\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentBibliothèque nationale de France, département
Littérature et art, 8-YTH-3238
Identifiant Ark sur l'auteurark:/12148/bpt6k30446089

Informations sur le document

GenreThéâtre (Tragédie)
Éléments codicologiquesIII-[1]-86-[1] p. ; in-8
Date1773
LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

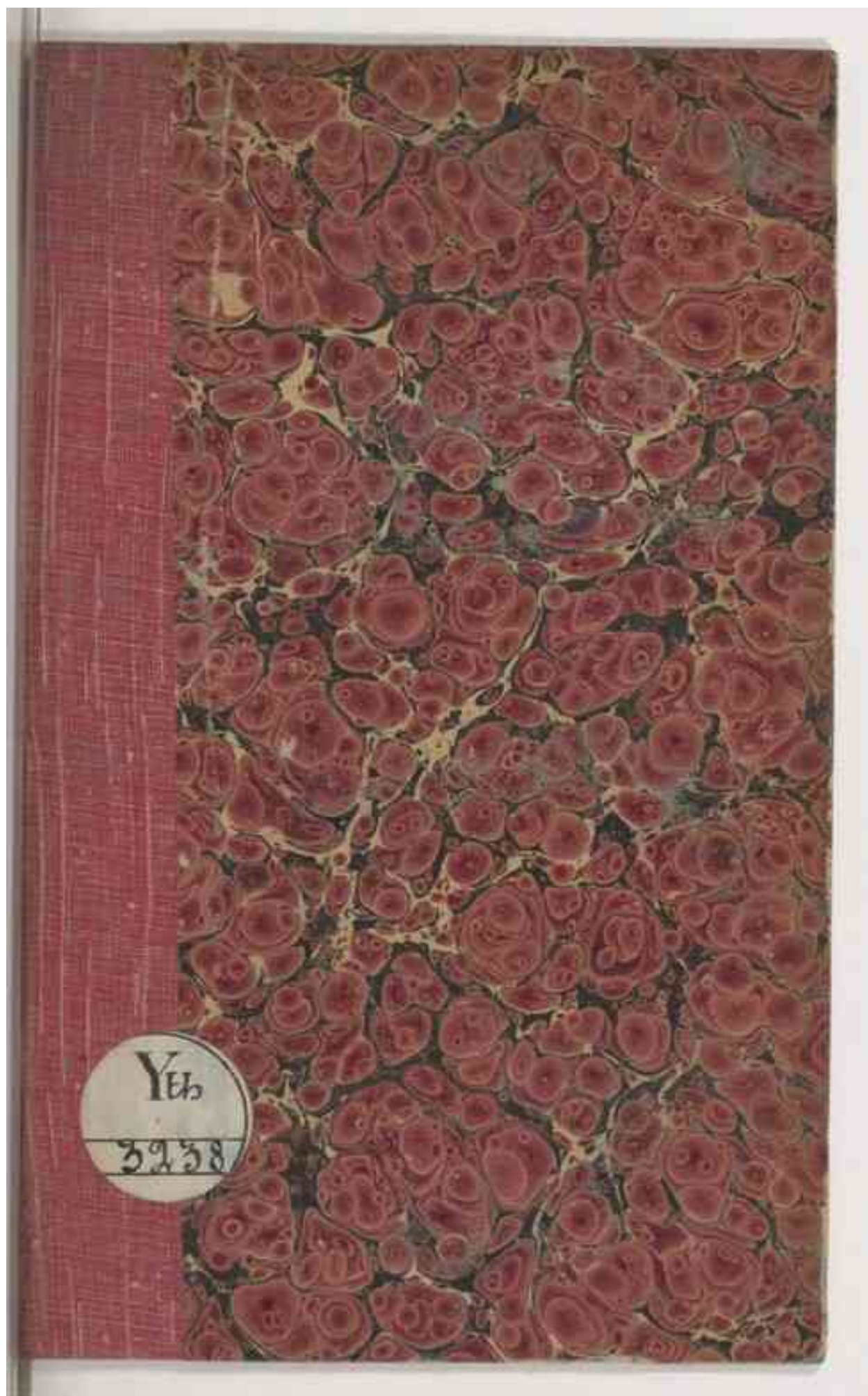
Citer cette page

Bauvin, Jean-Grégoire
Chérusques (Les), tragédie, 1773

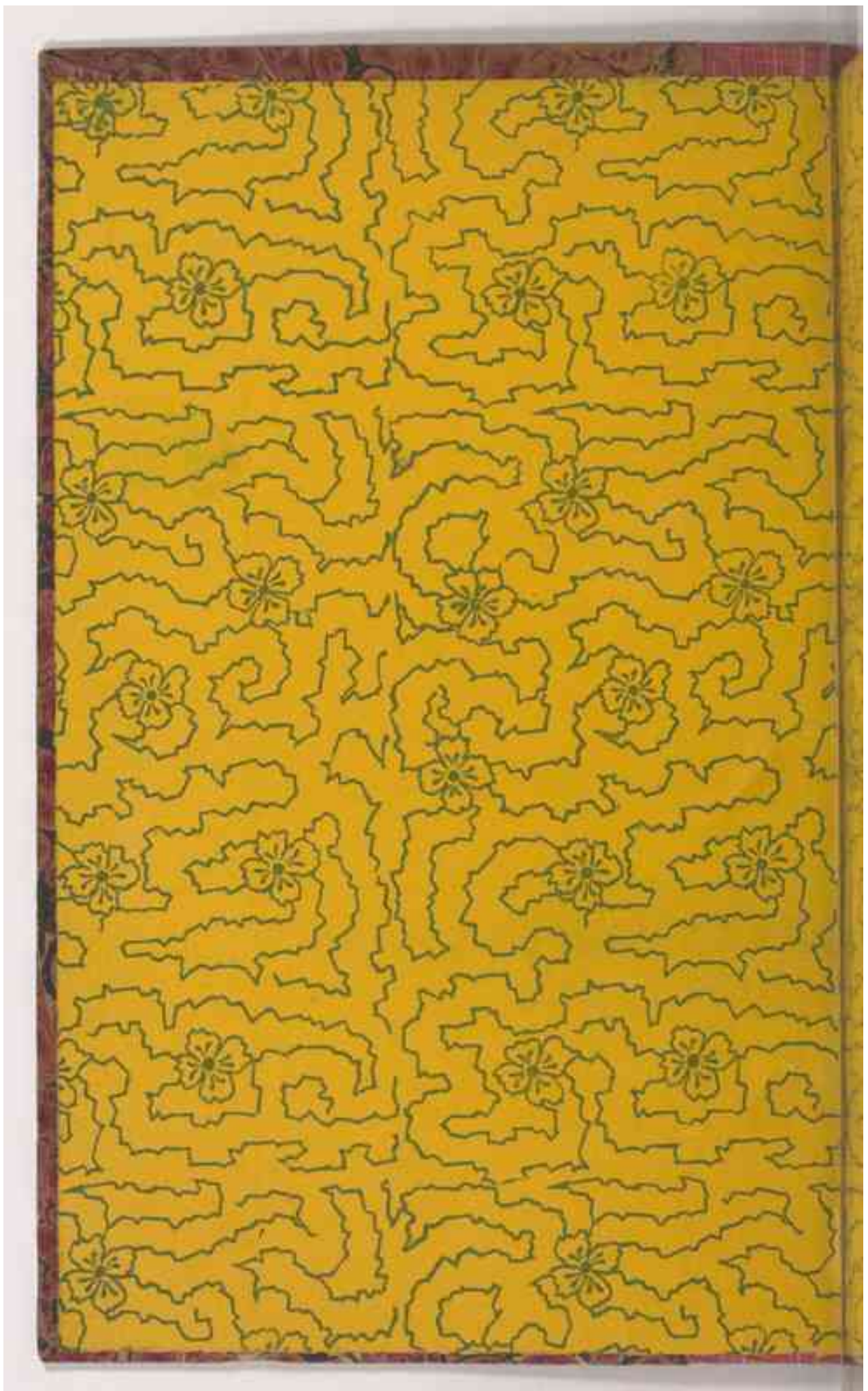
Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN,
Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

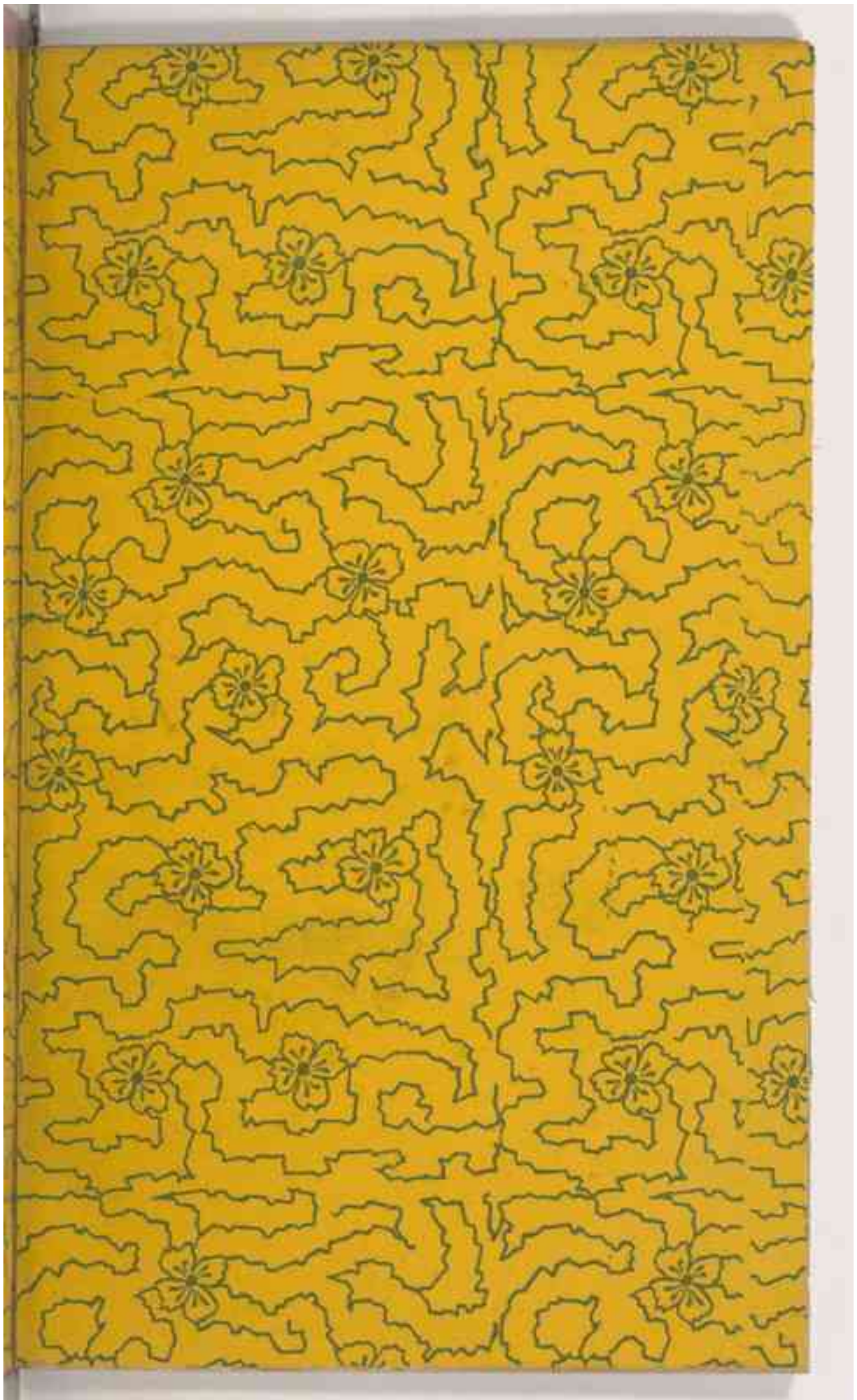
Consulté le 08/09/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/399>

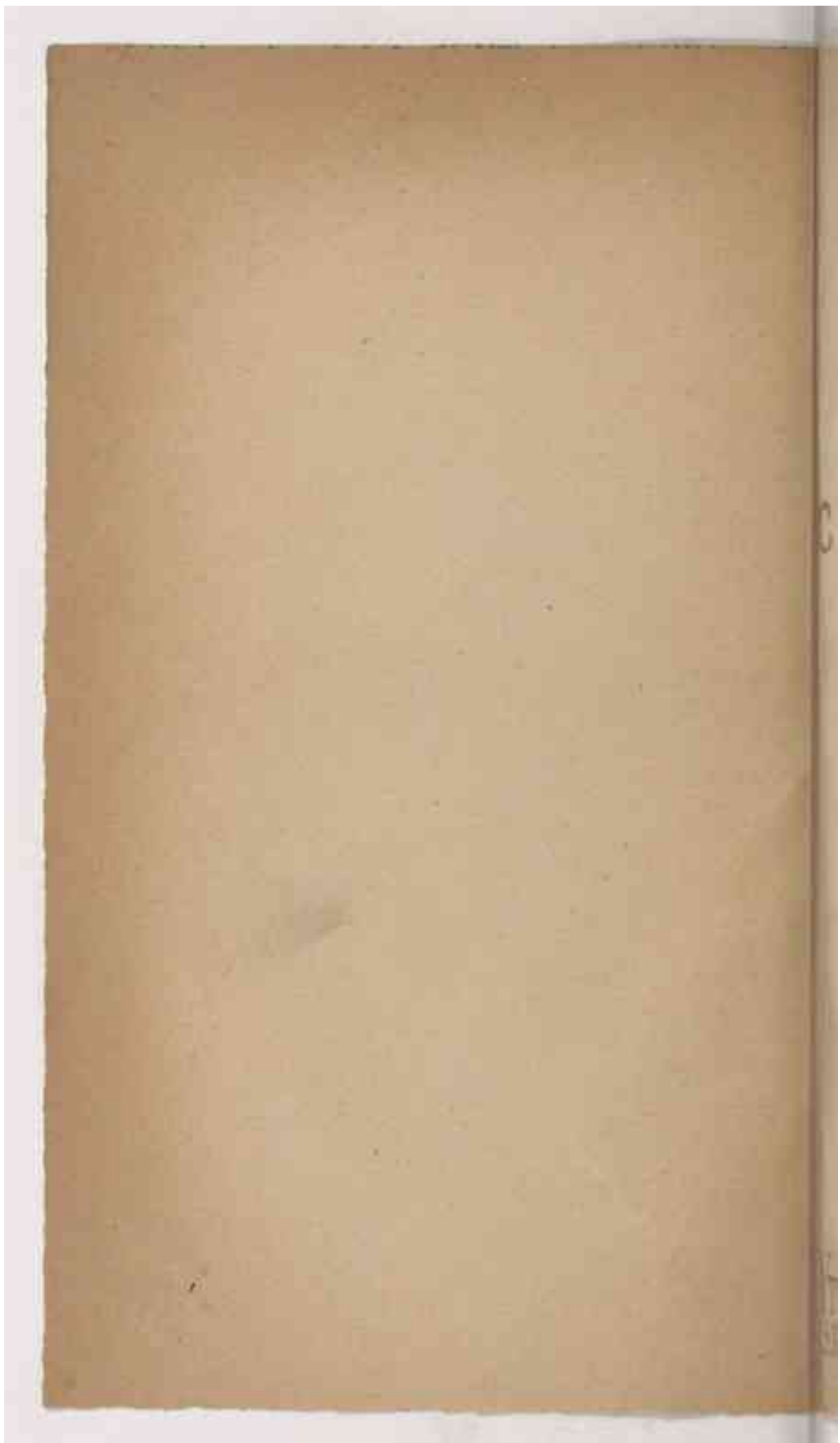
Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le
23/05/2023



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



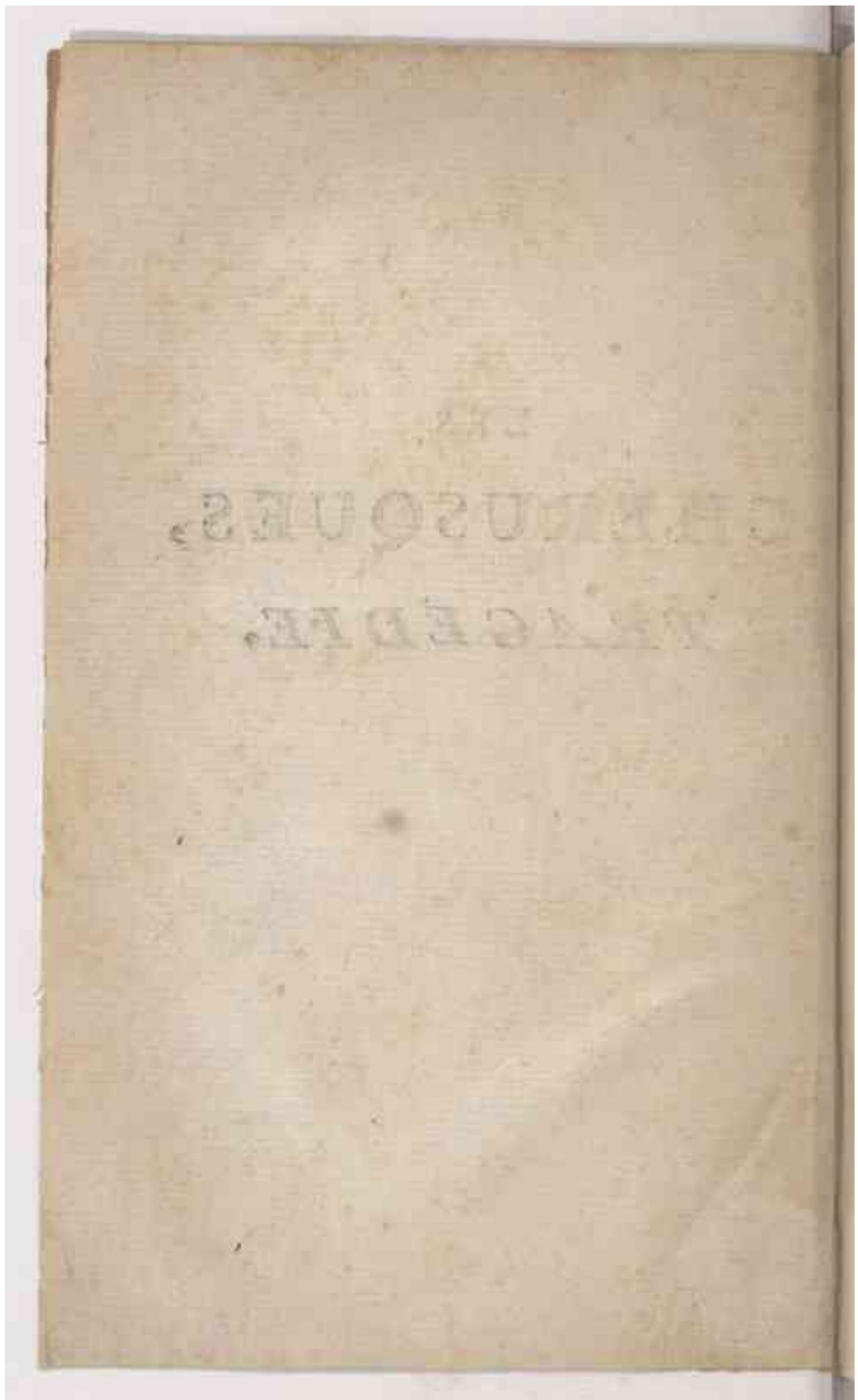


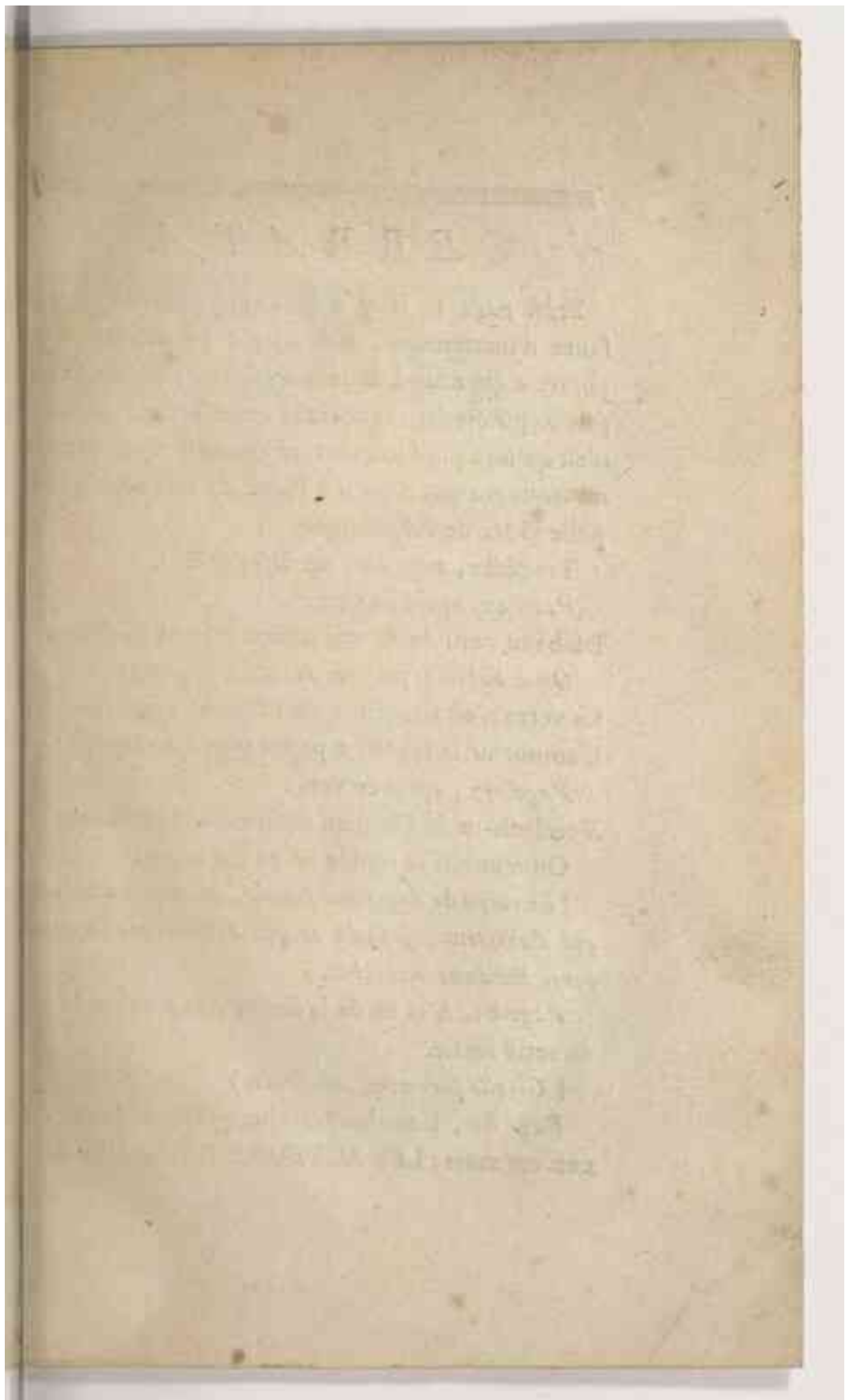


LE S
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE.

Yth
3238

YTh
3238





ERRATA.

Préf. page 3. Il y a dans cette phrase une grande faute d'inattention, &c. lisez : Je ne sais si cette phrase a été mise à dessein de faire entendre que l'esprit Républicain regne dans cette Tragédie, ou si ce n'est qu'une pure inattention ; mais il est certain qu'on ne trouvera pas dans ma Pièce un seul mot qui rappelle l'idée de République.

Tragédie, page 10, ue lisez une.

Page 42, après ce vers :

Du beau nom de devoir masquer leurs intérêts :

On a oublié le premier des deux suivans :

La vertu n'est souvent qu'un funeste avantage ;

L'amour de la sagesse a perdu plus d'un sage.

Page 77, après ce vers :

Voudrois-tu de l'hymen allumer les flambeaux ?

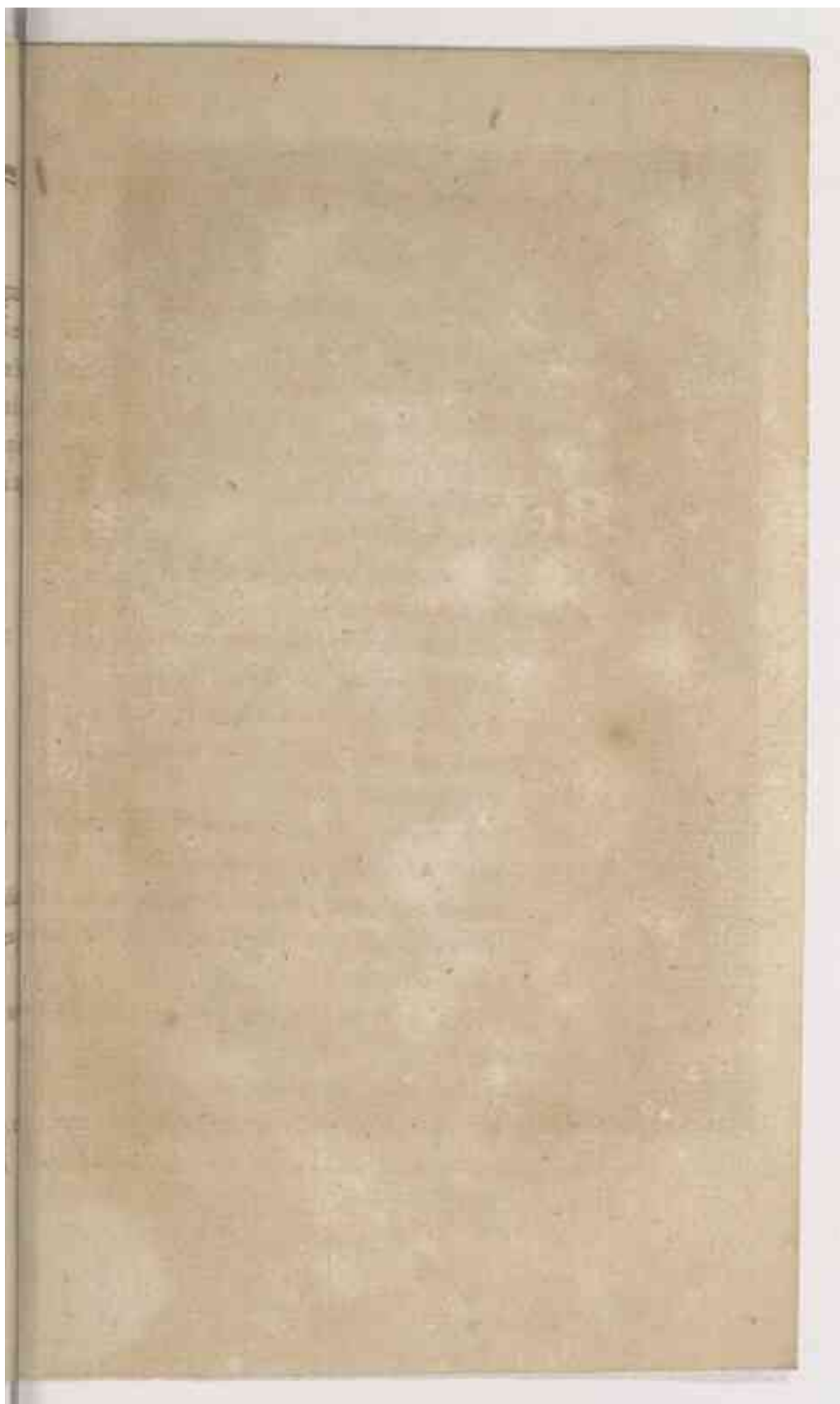
On a oublié la notice de ce jeu muet :

(Le corps de Ségismar paroît, porté par des Soldats qui s'arrêtent, jusqu'à ce que Flavius ait reconnu son pere, tué dans le combat.)

Page 81, A la fin de la Scene, on a oublié la notice de cette sortie.

(Gifelle sort avec Adélinde.)

Page 82, Dans les Personnages de la Scene, ecrivez ces mots : LES ACTEURS PRÉCÉDENS.





W. J. G. del.

Sois libre, juste, *sois*, magnanime comme eux.
Act II Sc II.

LES
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE;

TIRÉE DU THÉÂTRE ALLEMAND;

PAR M. BAUFIN,

DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE D'ARRAS.

*Représentée pour la première fois, par les Comédiens
Francois Ordinaires du Roi, le 26 Septembre 1772.*

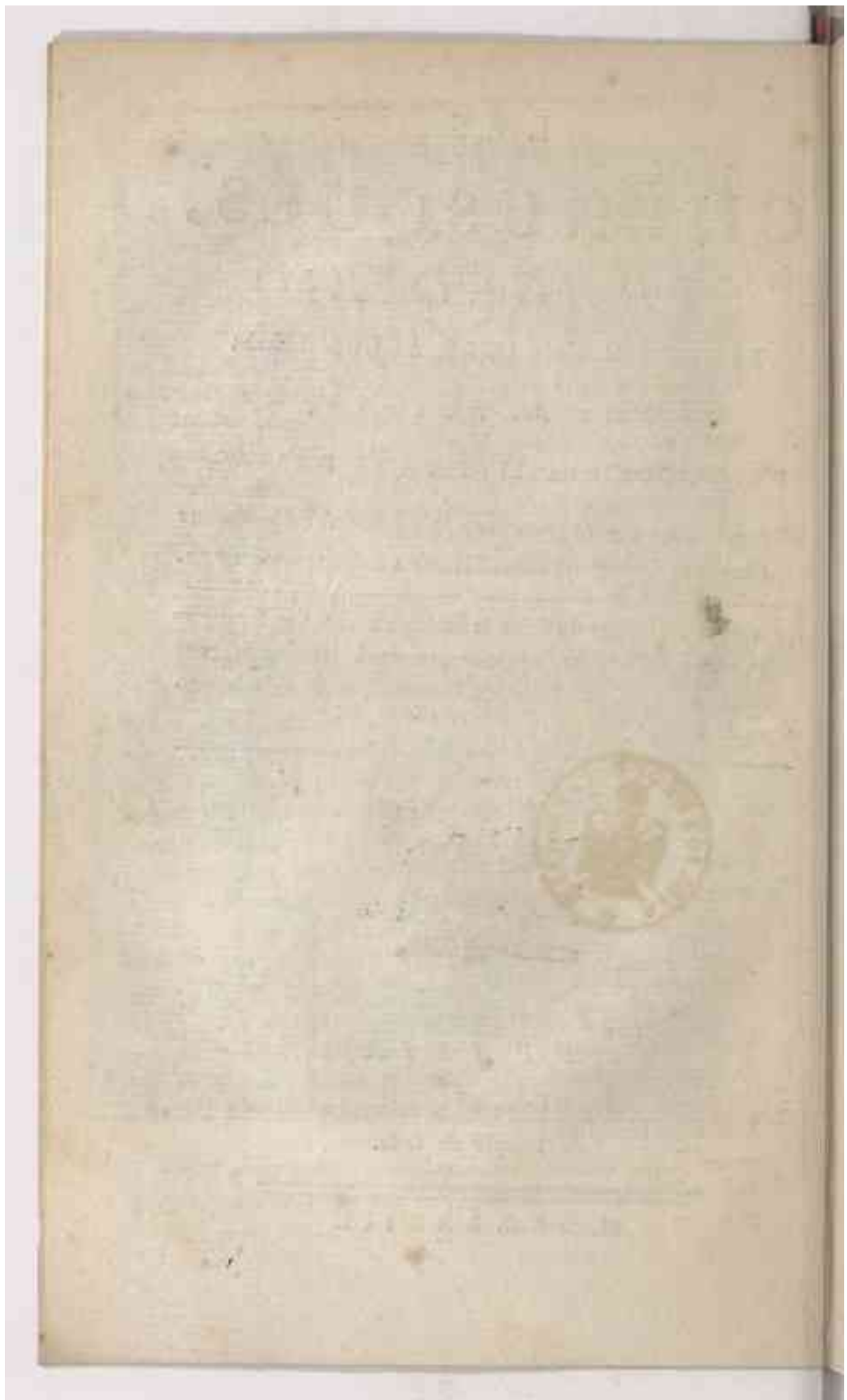
Ce n'est pas à porter la faim & la misère chez les Etrangers
qu'un Héros attache la gloire, mais à les souffrir pour
l'Etat: ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.
*Refl. & Max. du Marquis de * * *.*



A P A R I S.

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X X I I I.



P R É F A C E.

P EUT-ÊTRE n'y a-t-il jamais eu d'Ouvrage Dramatique contre lequel il y ait eu plus de prévention que contre celui-ci, avant qu'il parût sur la scène. Ceux-mêmes, qui à la première Représentation, lui furent le plus favorables, n'y étoient venus que poussés par l'intérêt qu'ils prenoient à l'Auteur, & non par la curiosité que pouvoit exciter l'Ouvrage, dont ils avoient une opinion très-désavantageuse. Une prévention si générale, que je connoissois, auroit peut-être effrayé tout autre; je n'en ai point été surpris; elle étoit naturelle. Comment imaginer qu'un Auteur inconnu, qui s'avise d'entrer dans une carrière, à l'âge où d'ordinaire l'on en sort, puisse y marcher, sans faire à chaque pas les plus lourdes chûtes?

On peut croire qu'il faut que l'amour-propre soit en moi bien fort, puisque tant de prévention n'a pas été capable de m'ôter la présomption que j'ai toujours eue, qu'il pouvoit fort bien arriver que ma Pièce eût quelque succès. Cette présomption, que je ne prétends pas justifier ici, étoit cependant appuyée sur des raisons qui la rendroient au moins très-excusable, si j'osois les faire connoître. Mais je dois me taire, & respecter le Public, qui ne fait nulle attention à tous ces éclaircissemens, dont la vanité littéraire seroit enchantée de pouvoir l'occuper.

C'est pour la troisième fois que le Sujet de cette Tragédie paroît sur la Scène Française. Il a d'abord été traité par Scudéri en 1642, & depuis par M. de Campistron. Rien, malheureusement, ne me donne le droit de penser, au moins en secret, sur le mérite de ma Pièce, ce que M. de Campistron dit franchement de la sienne dans sa Préface : *Son succès fut grand, quoiqu'elle fût représentée dans un tems peu favorable aux Spectacles; j'avoue que j'ai une furieuse prévention pour cet Ouvrage. Je ne dirai point tout ce*

que j'en pense : mais j'ose avancer hardiment qu'il y a peu de Pièces de Théâtre, où il y ait plus de sentiment & de grandeur que dans celle-ci, principalement dans le second Acte, que je crois un des plus brillans qu'on ait jamais vu sur la Scène.

C'est aussi pour la troisième fois que je fais imprimer cette Tragédie; elle étoit sur le point de paroître en 1767, sous le titre de LA DÉFAITE DE VARUS, lorsque l'espoir qu'on me donna qu'elle pourroit être représentée, me fit consentir à laisser brüler les formes. Deux ans après, elle fut publiée sous le titre d'ARMINIUS. Enfin, elle paroît sous celui des CHÉRUSQUES, le seul qui lui convienne, parce que la liberté de ce Peuple est l'objet général de cette Tragédie, & non *Arminius* qui n'en est qu'un des principaux Personnages.

Depuis long-temps, je ne desirois qu'une chose; c'est que mon travail eut pour juge le Public assemblé; à la fin j'ai joui de cette satisfaction, & je suis très-content. Si mon Ouvrage n'est que médiocre, il n'a eu que trop de représentations; si réellement il renferme des sentimens & des situations dignes d'être entendus & vues de temps en temps par le Public, sa voix tôt ou tard me fera rendre justice, en dépit de toutes les cabales; & mettra ma Pièce à la place.

Je me propose de parler ailleurs du THÉÂTRE ALLEMAND, & des raisons qui m'ont déterminé à faire des changemens considérables, soit dans les Personnages, soit dans la conduite, & à ne conserver que les grandes pensées & le but général de l'Auteur étranger d'après lequel j'ai travaillé.

J'aurois ici terminé cette Préface; mais on vient de m'apporter le second volume du Mercure d'Octobre, & voici une phrase que j'y ai trouvé, dans le compte qu'on y rend des *Chérusques*.

VARUS flatte l'ambition d'ADÉLINDE, & cette Princesse connoissant la fierté Républicaine d'ARMINIUS &c.

P R É F A C E.

iiij

Il y a dans cette phrase une grande faute d'inattention, & il n'y auroit pas de termes assez odieux pour la qualifier, si elle avoit été faite à dessein.

On ne trouve pas un seul mot dans ma pièce qui rappelle l'idée de *République* : pas un seul de mes personnages ne s'exprime en Républicain ; ils ne parlent qu'en hommes libres : ce qui est bien différent. Les hommes ne sont pas moins libres sous des Monarques que sous des Magistrats ; la liberté dépend de l'observation des loix, & non de la forme du Gouvernement.

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose.

Voilà sans doute un Vers qui peint admirablement tout l'orgueil d'une ame républicaine. Ce n'est point cet orgueil qui dans ma pièce fait agir & parler *Séguimar* ni *Arminius* ; ils ne mettent pas leur gloire à se croire au-dessus des Rois. Écoutons *Séguimar* :

J'ai vu la gloire de César,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un Diadème.

Peut-on parler avec plus de respect de la Royauté, & en faire concevoir, par un seul trait, une plus haute idée ?

Il y a bien plus. Ce n'est pas seulement pour défendre leur liberté, que les Chérusques & leurs alliés se déterminent à rompre la paix, mais c'est encore pour rétablir un Roi, dont les Romains ont renversé le trône. Qu'on lise le discours d'*Arminius* à ses concitoyens, où son éloquence exalte le courage de ce Roi des Sicambres, & la fidélité de ses sujets ; & qui finit par ces deux Vers :

N'écoutez que l'honneur, l'honneur qui nous prescrit
De secourir un Roi par un tyran proscrit.

Ce n'est pas là, je crois, le langage d'un esprit animé par la fierté républicaine ; c'est le discours d'un homme libre & juste.

P E R S O N N A G E S.

SEGISMAR, Prince Chérusque. *M. Brisard.*
ARMINIUS, }
FLAVIUS, } fils de Ségismar. *M. Molé.*
M. Monvel.
ADELINDE, Princesse Chérusq. *Mlle. Dumefnil.*
THUSNELDE, fille }
SIGISMOND, fils. } d'Adélinde. *Mad. Vestris.*
M. Guizel.
GISELLE, Compagne de
Thusnelde *Mde Molé.*
VARUS, Général d'Auguste, *M. Ponteuil.*
MARCUS, Officier de Varus. *M. d'Auberval.*
CATES, }
CHAUQUES, } Alliés des Chérusq. *M. d'Alainval.*
BRUCTERES, } Un des Chefs.
UN OFFICIER, Chérusque.
Troupes de Chérusques.
Troupes de Romains.

La Scène est dans un bois Sacré des Chérusques.

LES



LES
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit sur un des côtés du Théâtre, qui représente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques, attachées à des troncs d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en considérant Marcus, qui se trouve sur la Scene, quand on leve la toile.*

NE vois-je pas Marcus, dont l'amitié fidelle
A fait pour moi, dans Rome, éclater tant de zel :
Oui, c'est lui ; son aspect qui suspend mes soupirs,
Réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.

A

Que ne puis-je à ses yeux faire éclater ma joie !

*(Il s'approche de Marcus , qui , reconnoissant son ami ,
court à lui ; mais au moment de l'embrasser , il est
arrêté par les exclamations de Flavius.)*

Dans quel lieu ! dans quel temps faut-il que je te
voie ?

Que veux-tu ? Quel dessein conduit ici tes pas ?

(En se tournant vers les Statues qu'il montre à Marcus.)

Ces Héros sont des Dieux que tu ne connois pas :
Viendrois-tu comparer, pour mieux connoître l'homme,
L'horreur de nos Forêts aux délices de Rome ,
Rome où brillent les Arts, les Sciences, les Loix,
Préférables, peut-être, à ses plus grands exploits !
Dans ce climat sauvage & toujours plein d'allarmes,
D'un séjour policé je regrette les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout est barbare, affreux.
Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux,
Quelque image de Rome. Ah ! rien ne la rappelle.
La Nature a besoin de l'Art pour être belle.

M A R C U S.

Ces lieux sont assez beaux, si j'y trouve un ami.

F L A V I U S.

Peut-être en ce moment suis-je ton ennemi.

M A R C U S.

Mon ennemi ! qui ? toi, Flavius !

F L A V I U S.

Je dois l'être ;
Ou mon pays, en moi, ne verra plus qu'un traître,

TRAGÉDIE.

5

Dont Rome est parvenue à corrompre la foi,
Par les dons répandus sur mon frere & sur moi.
Mais puis-je balancer entre eux & ma Patrie ?
J'aime sa liberté, malgré sa barbarie.
J'ai cru dans les Romains, que l'on nomme si grands,
Voir ses Législateurs & non pas les tyrans :
Et Rome cependant veut, dit-on, rendre esclave
Le Chérusque, il est vrai, grossier, mais libre &
brave.

M A R C U S.

Non, Rome qui l'estime, est prête de l'aimer.

F L A V I U S.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'estimer.

M A R C U S.

Eh! pourquoi? depuis quand?

F L A V I U S.

Depuis qu'elle est injuste,
Et que, reconnoissant un Maître dans Auguste,
Rome, pour effacer la honte de ses fers,
Veut, sous le même joug, enchaîner l'Univers.
Cette esclave ose ici parler en Souveraine.
De mon pere voilà ce qui cause la haine.
Il craint, sur-tout, Varus.

M A R C U S.

Varus! dont les bontés
Vous présentent des Loix & des Arts inventés

A ij

4. LES CHERUSQUES,

Pour rendre les Mortels qui gouvernent la terre ,
Plus justes dans la paix & plus craints dans la guerre.
Que veut donc Ségismar , en rejetant des soins
Qui d'un Peuple qu'il aime éclairent les besoins ?

FLAVIUS.

Ces arts , ces loix , dit-il , menent à l'esclavage.
Il veut que ce climat reste libre & sauvage.

MARCUS.

Il veut ! .. Ignore-t-il que d'autres Citoyens ,
Touchés du vrai bonheur qu'assurent ces liens ,
Veulent fixer chez eux de si grands avantages ,
Et sont prêts d'abjurer leurs barbares usages ?

FLAVIUS.

Je les abjurerois peut-être le premier ,
Si Varus vouloit moins nous les faire oublier.
Varus s'empresse trop d'offrir à ces Provinces ,
Dont il croit éblouir les Peuples & les Princes ,
Des Loix , qu'on doit aimer pour elles , non pour lui ,
Et qui n'ont pas besoin de l'avoir pour appui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage ,
Que fait-il dans ce camp qui cause tant d'ombrage ,
Qu'il jura de quitter , quand de vos Alliés
Les troubles avec nous seraient pacifiés ?
De nos divisions les fureurs sont passées ;
Il a vu dans nos champs nos troupes dispersées ?
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs sermens :
Et Varus, infidèle à ses engagements ,

TRAGÉDIE.

5

Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il ose dans son camp retenir nos Otages.

M A R C U S.

Appren qu'il les renvoie, & qu'ils sont satisfaits.
D'Auguste, Sigismond accepte les bienfaits;
Et Thufnelde sa sœur.....

F L A V I U S.

Thufnelde ! revient-elle ?

M A R C U S.

Dans tes regards troublés quelle flâme étincelle ?
Tu l'aimes ?

F L A V I U S.

Que dis-tu ? Moi l'aimer ! Ah ! Grands Dieux !

M A R C U S.

Ta bouche vainement démentiroit tes yeux,
Où j'apperois encor ce trouble & cette flâme
Qui trahissent toujours le secret de notre âme.

F L A V I U S.

Eh bien ! puisque mon cœur, déchiré de remords,
A laissé pénétrer ses odieux transports,
Vois aussi dans mes yeux, vois transpirer sa honte :
Il brûle d'une ardeur qu'il faut que je surmonte.
J'aime, & dans mon amour je ne peux être heureux,
Sans trahir l'amitié d'un frere généreux.

A iij

Cette même beauté dans votre camp remise ,
Thulhelde que j'adore , à mon frere est promise.
Quel douloureux moment ! ah ! Marcus , dans ces
lieux ,
Avec l'aveu d'un pere , en présence des Dieux ,
Tous deux se sont juré d'éternelles tendresses !
Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promesses.
Mais d'un autre souci , tu me vois agité.
On dit que contre moi , mon pere est irrité :
Devant lui , dans une heure , afin qu'il me confonde ,
Il veut que je paroisse , & que je lui réponde.
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Et quel nouveau sujet
Du courroux paternel me rend le triste objet ?
Il sçait que je chéris les Romains qu'il abhorre.
Sçait-il encor , sçait-il le feu qui me dévore ?
O Dieux ! s'il soupçonnoit que son fils enflâmé . .

M A R C U S.

Il te condamnera , s'il n'a jamais aimé ;
Mais peut-il de l'amour ignorer la puissance ?

F L A V I U S.

A Rome , cher Marcus , je sçais comme l'on pense.
Cet amour est pour vous un Maître tout-puissant ;
Pour nous c'est un Esclave aveugle , obéissant.
Il commande à vos Dieux : barbares que nous sommes ,
On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
On veut que tous les cœurs , en ces tristes déserts ,
A l'orgueil , à la haine , à la vengeance ouverts ,

Se ferment à l'amour, à qui le mien se livre.
J'admire leur exemple, & veux en vain le suivre.

M A R C U S.

Va, je peux t'annoncer un destin plus heureux.
La mere de Thufnelde, instruite de tes feux,
Je n'en scaurois douter, leur deviendra propice;
Son cœur à tes vertus saura rendre justice.

F L A V I U S.

Tu connois Adélinde !

M A R C U S.

Oui ; c'est trop te celer,
Que je l'attends ici, que je vais lui parler.

F L A V I U S.

Eh ! quel est l'intérêt qui t'amène auprès d'elle ?

(On voit passer un Chérusque, qui jette quelques regards
inquiets sur Marcus & Flavius.)

M A R C U S.

Prends garde ; on nous entend. Tu connois tout mon
zele.

Va, laisse à l'amitié le soin de ton amour ;
Je t'instruirai de tout avant la fin du jour.

SCENE II.

MARCUS, *seul.*

O FORTUNÉ Varus! les soins que tu prépares
Triompheront bientôt de tous ces Chefs barbares.
Ta prière a suffi pour les faire assembler;
Ta menace aujourd'hui les fera tous trembler.
Des projets que ton cœur pour ta gloire médite,
Tout semble m'annoncer l'heureuse réussite.
Vainement Ségismar, qui les a pressentis,
Croit par Arminius les voir anéantis;
Le zèle d'un vieillard, l'audace d'un jeune homme,
Loin de suspendre ici le triomphe de Rome,
Vont le hâter sans doute; & mes discours, mes soins,
Les forces d'un Préteur, la serviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines,
Qui signalent par-tout les foiblesses humaines.
Mais Adélinde vient? que va-t-elle penser
De ne voir point Varus en ces lieux s'avancer?

SCENE III.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

PRINCESSE, mon aspect semble vous interdire.
Vous attendiez Varus; mais il craint de vous nuire.

Votre seul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus sur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent résulter du renvoi des Otages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aisément appaiseroit les cris.
Vous ont-ils déclaré leur volonté dernière ?

A D É L I N D E.

Je ne m'attendois pas à leur réponse altière,
Qui rejette vos loix pour conserver leurs mœurs.
J'ai tenté vainement d'arrêter les clameurs
D'un farouche vieillard, toujours plus inflexible;
Sa haine corrompt tout, & reste incorruptible.
Avec Varus, dit-il, il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'auroit pas tant de charmes pour lui,
S'il ne se flattoit point d'en voir tomber la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire.
Ah ! si d'un Général il faut faire le choix,
Il sent qu'Arminius aura toutes les voix.

M A R C U S.

Arminius ? Eh bien ! qu'importe qu'on le nomme ?

A D É L I N D E.

Il n'est point de Germain plus à craindre pour Rome.
Varus tient son courroux trop long-tems suspendu ;
Qu'il perde Arminius, ou lui-même est perdu.

Ce barbare, sensible aux charmes de ma fille,
Paroissoit empressé d'entrer dans ma famille.
Il a vu tout mon zèle à servir son amour.
J'ai cru qu'il serviroit mes desseins à son tour;
Que je verrois ses soins, son crédit, sa vaillance,
Sur moi de tous les cœurs fixer la bienveillance;
Contraindre le Chérusque à recevoir un Roi,
Un culte moins affreux, une plus douce loi:
Je m'abusois; j'ai vu, dans sa réponse austère,
Qu'il aspire à la fille en méprisant la mère.
Mon époux qui touchoit à la fin de ses jours,
Vouloit qu'un prompt Hymen couronnât leurs amours;
Et moi, pour l'éloigner & venger mes outrages,
J'ai fait choisir ma fille au nombre des Otages.
Elle a senti le poids de mon autorité.

M A R C U S.

Mais, ne craignez-vous pas qu'un Amant irrité,
Instruit de vos secrets, contre vous ne prévienne...

A D É L I N D E.

Il doit jurer ma perte, & je jure la sienne.
Il faut de nos projets détruire les témoins.
Varus a tout promis, à mon zèle, à mes soins;
Qu'il songe maintenant à remplir sa promesse.

M A R C U S.

Daignez vous expliquer; qu'ordonnez-vous, Princesse?
Doit-il choisir la paix ou la guerre?

A D É L I N D E.

La paix.

Qu'il gagne tous les cœurs par de nouveaux bienfaits.
De vos arts précieux qu'il présente les charmes ;
Ils seront plus puissans que la force des armes.
Vos bienfaisantes Loix, plus que vos légions ,
Sont faites pour dompter nos fieres nations ;
Qui , toujours en danger , sont trop accoutumées
Aux menaces des camps pour en être allarmées.
Dites-lui que j'ai su déjà persuader
A des Germains puissans, jaloux de commander ,
Et dont le zèle feint plaît à la multitude ,
Que , s'ils sont menacés de quelque servitude ,
Ce ne sont pas les soins d'un Préteur généreux ,
Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangereux.
Tout paroît convaincu que ces chefs sont à craindre ;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paroître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera , sans doute , avec hauteur.
Que Varus les arrête ; il est tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils disparoissent tous : bientôt sur nos autels ;
Auguste sera mis au rang des Immortels.
J'ai voulu que mon fils en devînt le Grand-Prêtre.

M A R C U S.

Il vient d'y consentir ; mais à regret peut-être.
Contre la dignité dont il est revêtu ,
Vous ignorez combien son cœur a combattu.

Il semble humilié de l'emploi qui l'élève;
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'achève.

A D É L I N D E.

Que je suis malheureuse ! & ma fille & mon fils,
Tous deux semblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

M A R C U S.

Leur tendresse pour vous, vous répond de leur foi.

A D É L I N D E.

Ils ont des préjugés qui causent mon effroi.

M A R C U S.

Vous avez un pouvoir qu'ils respectent, qu'ils craignent;
Il faut bien sous vos loix que leurs cœurs se contraignent.
Que vois-je ! Arminius nous observe.

S C E N E I V.

ARMINIUS, ADELINDE, MARCUS.

ARMINIUS.

Mes yeux
Craignoient de rencontrer un frere dans ces lieux.
On me disoit... Mais non ; grace au Ciel , je respire :
Je ne vois qu'Adélinde, & Marcus qui conspire ;
Retirons-nous.

TRAGÉDIE

13

MARCUS.

Quoi donc ! Arminius me fuit !

Ah ! lorsqu'en ces Forêts l'amitié me conduit,
Il ose m'accabler de cette indifférence. . . .

ARMINIUS.

Des traîtres doivent-ils souhaiter ma présence ?
Contre ma liberté, mon pays & mes Dieux ;
Je vous laisse tramer vos complots odieux.

MARCUS.

D'un ami, qui me croit capable d'artifice ;
Je ne veux pas ici confondre l'injustice.
Je vois son préjugé. Mais ses chefs, moins aigris ,
Seront justes, peut-être, & sentiront le prix
Des bienfaits que Varus en ces lieux veut répandre.

ARMINIUS.

Nos chefs méprisent trop ce qu'il ose entreprendre.
Quel emploi, disent-ils, pour ce grand Général !
Il érige sa tente en un vil Tribunal.
Sous le joug de ses loix il pense nous abattre,
Il ose nous juger & craint de nous combattre.

MARCUS.

Tandis que son grand cœur aspire à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?
Sa bonté jusqu'ici, pour le Chérusque, active,
A contraint sa bravoure à demeurer oisive ;

Mais, si c'est un malheur de les civiliser,
Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser,
Par d'autres actions il se fera connoître.
Eux-mêmes forceront son courage à paroître.

ARMINIUS.

Qu'il paroisse, il est temps.

ADÉLINDE.

Eh quoi ! ce cœur altier,
A la guerre, à la haine, est voué tout entier ?
N'a-t-il d'autre vertu qu'une valeur farouche ?
Et la paix & l'amour, n'ont-ils rien qui le touche ?
Je te vois interdit. Sçais-tu que, dans ce jour,
Et ma fille & mon fils vont être de retour.
Il en est tems encor ; crois-moi, sois moins austere ;
Pour obtenir la sœur, vient couronner le frere.

(*Arminius sort, en témoignant par des gestes & des regards expressifs l'indignation & le mépris que lui inspire la proposition d'Adeline.*)

SCENE V.

ADÉLINDE, MARCUS.

MARCUS.

VENGEZ-VOUS ; faites choix d'un gendre plus chéri,
Qui, comme Arminius, dans ces Forêts nourri,

N'en a pas conservé la sauvage rudesse.

Flavius. . .

A D É L I N D E.

Qui ? son frere !

M A R C U S.

Oui, j'ai vu sa tendresse
Eclater pour Thusnelde; il l'adore.

A D É L I N D E.

Et pourquoi ?
Son amour n'ose-t-il se montrer devant moi ?

M A R C U S.

Plein d'une passion qu'il condamne & qu'il aime,
Il voudroit à ses yeux se dérober soi-même.

A D É L I N D E.

Ma fille verra donc, attachés à son char,
Ces deux fils si puissans, l'espoir de Ségismar !
Et l'amour des enfans qui flatte ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere.
Cours trouver Flavius. . . Non, moi-même je dois
Le chercher, lui parler, l'assurer de mon choix.
Il aime les Romains, il adore ma fille ;
Il est fait pour servir & Rome & ma famille.
Je veux que tous les siens, encouragés par lui,
De Varus, avec moi, viennent briguer l'appui.

Varus dans ce moment ne paroît pas tranquille.
Mélo vient de sortir, dit-on, de son asyle ;
Et tout confirme ici ce bruit trop répandu.
Ce superbe Mélo , tant de fois abattu ,
Montre en se relevant encore plus d'audace.
On dit que ce Sicambre aujourd'hui nous menace :
Qu'il a même en ces lieux des Ministres secrets.

A DÉLINDE.

A s'unir avec lui plusieurs chefs semblent prêts.
C'est à vous d'empêcher l'union générale ,
Dont la force bientôt vous deviendrait fatale ;
Craignez que d'autres mains ne recueillent le fruit
D'un dessein... Mais qu'entends-je , & qu'annonce ce
bruit ?

MARCUS.

Vos ôtages, qu'enfin une escorte Romaine,
Par ordre de Varus, dans leurs Foyers ramene.
Je dois ici les joindre.

A DÉLINDE.

Il faut nous séparer.
Sous ce feuillage épais je vais me retirer.
J'observerai mon fils ; vous doutez de son zèle ;
Et je veux l'affermir, si je vois qu'il chancele.



SCENE VI.

SCENE VI.

THUSNELDE, GISELLE ; SIGISMOND *en Pontife Romain, & les autres Otages escortés par une Troupe de Romains*, MARCUS, ADÉLINDE, *qui se tient écartée.*

THUSNELDE *à l'Escorte.*

RETOURNEZ vers Varus ; je rends grace à vos soins :
Laissez-nous maintenant respirer sans témoins.
De nos Divinités respectez la présence.

(Marcus fait signe à l'Escorte de se retirer.)

(Aux Otages)

Et vous, qui gémissiez d'une si longue absence,
Malheureux compagnons de ma captivité,
Vous brûlez de jouir de votre liberté :
Allez, & que nos Dieux, enfin plus favorables,
Détournent loin de vous des maux si déplorables.

(A Giselle)

O ma chere compagne ! ô vous qui partagiez
Nos secrètes douleurs, & qui les consoliez !
Vous avez un époux, des fils dont la tendresse
Va faire à vos ennuis succéder l'allégresse :
Il est tems de vous rendre à leurs empresséments.
Allez tout oublier dans leurs embrassements.
Laissez-moi, permettez que j'entretienne un frere.

(Marcus sort avec les Otages)

B

SCENE VII.

THUSNELDE, SIGISMOND; ADELINDE, *qui s'avance vers ses enfans, sans en être apperçue.*

SIGISMOND.

Veux-tu renouveler ma douleur trop amère ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir, ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah ! ma sœur, est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?
Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave ;
Et ton frère n'est plus qu'un lâche, qu'un esclave.

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé,
Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne crois pas que mon cœur adore la puissance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.
Le pouvoir d'une mère est plus sacré pour moi ;
C'est elle que je crains... Ah ! grands Dieux, je la voi.

ADELINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte ;
Et mes soins, mes bontés n'inspirent que la crainte ?

TRAGÉDIE.
SIGISMOND.

12

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELE.

Lisez mieux dans nos cœurs,
Votre aspect nous console & sèche enfin nos pleurs,
Mais le Ciel, aujourd'hui pour nous si favorable,
Aux cris des Citoyens semble être inexorable.
Ah ! pourquoi, quand il daigne exaucer nos desirs,
D'un peuple tout entier rejeter les soupirs.

ADELINDE.

Que ton ressentiment cesse enfin de les plaindre.
S'ils veulent être heureux, ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELE.

Non, non, tous leurs dangers ne sont pas disparus,
Puisque ma délivrance est un don de Varus.
C'est son mépris pour nous, qui rompt nos tristes
chaînes.

Il pense qu'il n'est plus d'ames vraiment Germaines.
S'il soupçonnoit nos cœurs d'être encor Citoyens,
Varus eût resserré, non brisé nos liens.
Des Princes corrompus les viles déférences,
De leur ambition les lâches espérances,
Les grands noms confondus avec les plus obscurs,
Sont pour Rome aujourd'hui des Orages plus sûrs.

B ij

Mais j'attends que nos Dieux, las de son joug impie,
Réveillent dans les cœurs la vengeance assoupie ;
J'attens qu'Arminius. . .

ADELINDE.

O nom trop odieux !

THUSNELDE.

Eh quoi, ce nom si grand & si saint à mes yeux ! . . .

ADELINDE.

Nous n'avons plus besoin du féroce courage
D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il est des Citoyens, plus doux, plus valeureux,
Qui veillent sur ce Peuple, & vont le rendre heureux ;
Et son intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame,
Maîtresse d'elle-même, écoute une autre flâme.

(à Sigismond).

Et toi, tu fais mes vœux, tu connois ton devoir ;
Songe à ton ministère, & rempli mon espoir.
Que ton zèle en ces bois dresse un Autel champêtre.

SIGISMOND.

Auguste est donc un Dieu ! Sigismond est son Prêtre.
Un Romain qu'on a vu remplir Rome de deuil,
Dont l'audace & la fourbe ont couronné l'orgueil,
Qui des vrais Citoyens veut éteindre la race,
Doit-il parmi nos Dieux obtenir une place ?

Ah ! ma sœur , tu frémis !

THUSNELDE.

Est-ce à toi d'élever

Des Autels au tyran qui veut tout captiver :
Eh , pourquoi ? Pour jouir d'un triomphe frivole ,
Et pour voir insulter au pied du Capitole ,
A la suite d'un char , tous nos héros trainés ,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant de maux marquent-ils la puissance céleste ?

SIGISMOND.

Non , c'est par des bienfaits qu'elle se manifeste.

ADELINDE.

Eh ! quels sont les bienfaits que répand en ces lieux
Ce suprême pouvoir révéré dans nos Dieux ?
Quel bonheur , quelle gloire obtiennent nos prières ,
De ces Divinités agrestes , meurtrieres ,
Dont les adorateurs , d'arts & de loix privés ,
Languissent dans des champs à peine cultivés ?
Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles ,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles ,
A des Arts bienfaisants , à d'équitables Loix ,
Dont le joug est si doux & si ferme à la fois.
Tu connois le fléau qui ravage nos terres ;
Ces climats sont livrés à d'éternelles guerres.
La raison les déteste ; & ma voix vous instruit
A ne plus admirer l'orgueil qui les produit.

B iij

Ah ! préférons la paix & son doux esclavage ,
A cette liberté belliqueuse & sauvage ,
Qui cause tant de maux & fait si peu de biens.
Vien, suis-moi , les amis de la paix sont les miens.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Vous jetez sur un fils des regards indignés.
 Vous ne m'écoutez point. Ah ! mon pere, daignez
 Satisfaire un desir que je crois légitime.
 Est-ce en vain que Varus aspire à votre estime ?
 Suspendez ce courroux, qui glace mes esprits.

SÉGISMAR.

Mon fils, es-tu Chérusque ?

FLAVIUS. (*à part*).

O Dieux ! a-t-il appris. . .

N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines ?
 Et pouvez-vous douter. . .

SÉGISMAR.

D'où viennent donc tes peines ?

Répond ; que dit ton cœur ?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays ,

Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

Eh ! bien, tu le trahis.

B iv

Moi ! trahir ma patrie ! ah ! connoissez mon zele.

S É G I S M A R.

Qui partage son cœur, est bientôt infidele.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choisi ; ne sois pour l'un ni pour l'autre à demi.
De la guerre aujourd'hui l'appareil se déploie.

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reste une voie.
Voyez Varus.

S É G I S M A R.

J'ai vu la gloire de César,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un diadème.
Ah ! c'était un héros qui confond tous les tiens ;
Ils ne sont animés que par la soif des biens :
Mais tout grand qu'il étoit, quelque terreur profonde,
Que son nom répandit sur le reste du monde,
Assez fort pour nous vaincre & pour nous commander,
César l'étoit trop peu pour nous intimider ;
Et nous verrions Varus ! — Dans un tems non moins
triste,

Sais-tu ce qu'à César fit dire Arioviste ?
*J'irois trouver César, si j'en avois besoin ;
Si César veut me voir, qu'il ait le même soin.*

Devons-nous à Varus , montrer moins de courage ?

FLAVIUS.

Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage ?

SÉGISMAR.

Un hommage léger , souvent pèse à l'honneur.

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SÉGISMAR.

Qu'importe son dessein dans notre indépendance ?
Varus n'est rien pour nous ; qu'il garde sa prudence.
Je suis libre ; est-ce à Rome à juger de mes droits ?

FLAVIUS.

Cessez-vous de l'être , en adoptant ses loix.

SÉGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendroient infideles ;
Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles ?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome ; & le mal n'a pas frappé mes yeux.

SÉGISMAR.

Moi , je ne l'ai pas vue , & je la connois mieux.
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent ,
Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.

LES CHÉRUSQUES,
FLAVIUS.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
Vous connoissez son cœur ; instruisez son esprit.
Dois-je abhorrer les arts , quand on les calomnie ?
Ils sont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble , est-il vil à vos yeux ?
Tout languit sans les arts , tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au sein de la disette ,
Et la tranquillité dans notre ame inquiète :
Vous redoutez des arts qui consolant nos cœurs ,
Enrichiroient le Peuple , adouciroient nos mœurs.

S É G I S M A R.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses superbes Palais n'étoient que des cabanes.
Nous sommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
Nous avons ses vertus , redoutons ses trésors.
Prends-y garde , en tous tems on a vu l'opulence ,
A sa suite , amener les arts & la licence ,
Corrompre tous les cœurs , par l'exemple entraînés ;
Les rendre injustes , vains , lâches , effeminés.
Et le Peuple opulent , tombé dans l'esclavage ,
Cherche & ne peut trouver son antique courage.
Telle est Rome ; en perdant ta noble pauvreté ,
Comme elle tu perdrais bientôt ta liberté ;
Tu perdrais cette force & si noble & si rare.

FLAVIUS.

Le Chérusque doit donc toujours rester barbare !

SÉGISMAR.

Ce nom n'est pas honteux ; va, n'en sois point blessé.
Qui fait combattre & vaincre, est assez policé.

FLAVIUS.

Rome n'est-elle pas l'école de la terre ?
Qui peut mieux enseigner le grand art de la guerre ?

SÉGISMAR.

Tu vantes ses leçons ; mais quel en est le fruit ?
Elle corrompt les cœurs que son savoir instruit ;
Elle énerve le bras qui doit en faire usage ;
Eh ! que sert la science où manque le courage ?

FLAVIUS.

Que nous sert le courage admiré dans nos bois,
Où toutes vos vertus, votre nom, vos exploits,
Restent ensevelis. . .

SÉGISMARD.

C'est assez, si mon zele,
Si mon nom est connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien, c'est d'écarter ses fers.

FLAVIUS.

Il est doux de se faire un nom dans l'Univers.

SÉGISMAR.

Et s'il ne voit en toi qu'un lâche, un traître infâme ?

FLAVIUS.

Ah ! mon pere , appeaisez ce grand cœur qui s'enflâme.

Je connois mon devoir ; que ce cœur irrité
Éprouve mon courage & ma fidélité.
Ordonnez, je suis prêt.

S É G I S M A R.

Pense à quoi tu t'obliges.
Ton frere me console, & c'est toi qui m'affliges.
Si l'espoir d'un grand nom suffit pour t'échauffer,
Songe à combattre Rome & sache en triompher ;
C'est par là que le tien sortira des ténèbres,
Et deviendra fameux entre les noms célèbres.
Ta gloire ira bientôt aussi loin que tes vœux,
Et sera chere encore à nos derniers neveux.
Ne crois pas que ton cœur, par une vaine étude,
Puisse unir l'héroïsme avec la servitude ;
Imite la vertu de tes nobles aïeux ;
Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
Sur-tout ne souffre plus qu'un vil Romain t'aborde,
Rome parle de paix & sème la discorde.
Prévenons ses desseins ; armons-nous, il est temps....

S C E N E I I.

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

S É G I S M A R.

APROCHE, Arminius ; viens, c'est toi que j'attends.
Écoute ; c'est ici, c'est dans la sombre enceinte
De cet antique bois, de cette forêt sainte,

Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour , mon fils , qu'il faut te signaler.
Si ton courage est grand , si les Dieux t'ont fait naître
Pour sauver ton pays qui ne veut pas de maître,
Regarde ces héros ; il suffit de les voir ,
Pour apprendre quel est aujourd'hui ton devoir ;
Vois , sur ces troncs sacrés , ces armes suspendues ;
De Thuïston , de Mannus , viens toucher les statues.

*Séguimar s'approche des statues , Arminius
le suit & les touche , ou les embrasse
avec transport.*

Tous deux nous ont transmis avec la liberté
L'horreur pour la mollesse & pour la fausseté.
Ce sont eux dont la force & non pas l'industrie,
Sut créer , soutenir , illustrer ta patrie :
Suis le chemin tracé par ces héros fameux ;
Sois libre , juste , vrai , magnanime comme eux.
Vois quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit , & le temps a dévoré leur race.
Leur gloire , dont nos jours sont encor les témoins ,
Tu ne peux l'acquérir , que par les mêmes soins.

Rome envain par la force a voulu nous réduire ;
Aujourd'hui par ses loix elle veut nous séduire ;
Mais bientôt sous leur joug nous serions abattus.
Les Romains ont des loix , n'ayons que des vertus.
Dans ce moment , mon fils , il faut que tu soutiennes
L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.

En toi la Germanie a cru voir un héros.
 Elle semble oublier ses plus grands Généraux;
 Et desirant un chef pour opposer à Rome,
 C'est toi qu'elle distingue; & c'est toi qu'elle nomme.
 De prudence & de force, il est temps de t'armer;
 Les Romains vainement ont cru nous allarmer;
 La nation Chérusque est encor vertueuse.
 Rome n'est plus, mon fils, qu'injuste & fastueuse.
 Elle est peu redoutable à des cœurs sans desirs,
 Qui dédaignent ses biens, ses grandeurs, ses plaisirs.
 Va, nous valons mieux qu'elle; & tant qu'en ces Pro-
 vinces

L'ame franche du Peuple animera les Princes,
 Tant que nous aimerons notre simplicité,
 Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
 Tes peres t'ont laissé ce trésor en partage;
 Fais passer à tes fils ce sublime héritage.
 Libres par nos aïeux, nous les bénissons tous;
 Nos fils nous maudiroient, esclaves après nous.

(en montrant les statues).

Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes:
 Ils étoient Citoyens, & comme eux nous le sommes.
 On leur a fait la guerre; ils ont été vainqueurs;
 Choisissons les exploits que choisiroient leurs cœurs.

ARMINIUS.

Est-ce leur voix ici qui frappe mon oreille?
 Mon pere, c'en est fait, Arminius s'éveille.

Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
L'erreur dont ma jeunesse aimoit à s'éblouir.
Si j'ai quelque courage, en moi c'étoit un crime
De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
C'est contr'elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains;
Et je vais les plonger dans le sang des Romains,
Dont l'insolent orgueil si digne de nos haines,
Sur le monde effrayé veut étendre ses chaînes.
Brisons-les; & du monde assurons le repos.
N'est-ce pas là le choix que feroient ces héros,
S'ils respiroient encor, si dans la Germanie,
Ils voyoient triompher Rome & sa tyrannie...

S É G I S M A R.

Crois-tu que leur courage eût laissé des tyrans
Vivre au milieu de nous, juger nos différends ?
Et de nos Citoyens se croyant déjà maîtres,
Perdre les vertueux, récompenser les traîtres ?
Venez nous secourir, Héros, éveillez-vous;
Sortez de vos tombeaux; vivez & sauvez-nous!

A R M I N I U S.

Ah! mon pere, arrêtez, laissons en paix ces Manes.
Et ne les troublons pas par des clameurs profanes.
Nous vivons; devons-nous pour défendre nos jours,
Dans le sein de la mort, mendier des secours ?
Nous vivons; il suffit.

S É G I S M A R.

Dans ce péril extrême
Tu m'élèves, mon fils, au-dessus de moi-même.

32 LES CHÉRUSQUES,

C'est en toi que j'espère ; embrasse-moi, mon fils.
 J'ai formé ton courage, & j'en reçois le prix.
 Je disois, en voyant l'ennemi qui nous brave :
 Jeune, j'ai vécu libre ; & vieux, mourrai-je esclave ?
 Non, grace à ton grand cœur, j'attends un sort plus
 beau.

Ton pere descendra libre dans le tombeau.

(*en montrant Flavius*).

Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

A R M I N I U S.

Quoi ! mon pere ; iriez-vous ? . . .

S É G I S M A R.

Qui, moi ! que je descende
 A cette lâcheté ! Moi, j'irois d'un Préteur,
 Par un hommage vil, encenser la hauteur !
 Quel œil en cet état pourroit me reconnoître ?
 Tandis que son orgueil me parleroit en maître,
 Me tiendrois-je debout & courbé devant lui,
 Comme si ma terreur attendoit son appui ?
 C'est à lui de trembler, lui, dont l'injuste audace
 A changé, tout-à-coup, sa priere en menace.
 Le Peuple comme nous, sent ce nouvel affront,
 Et j'ai vu le courroux écrit sur chaque front.
 As-tu vu le Bructere, & le Chauque & le Cate,
 Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate,
 Jurer de nous défendre en ce pressant danger ?
 Les Hommes & les Dieux sont prêts à nous venger.

Tout

Tout contre les Romains paroît d'intelligence.
Ce jour a vu l'insulte; il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui, par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé.
Sur mon frere & sur moi sa haine se repose;
Qu'il compte sur la nôtre; il va voir ce qu'elle ose.
Nous remplirons vos vœux; vous verrez vos enfans,
Marcher contre Varus, revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat sanglant, affreux, mais juste.
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

SÉGISMAR.

Trop d'animosité peut égaler tes coups;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à soi-même est contraire;
Souffre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire;
Qu'elle guide ta force: & ta force en ce jour,
Mon fils, animera ma prudence à son tour.
Cependant le tems presse; il faut que tu ménages
Un combat qui de Rome arrête les outrages.
Moi, je vais retrouver le Peuple qui m'attend;
Je lui découvrirai les pièges qu'on lui tend.
On veut l'intimider, on cherche à le séduire;
Sur ses grands intérêts, c'est à moi de l'instruire:
Et c'est à toi, mon fils, de veiller aujourd'hui
Sur un frere, en qui Rome ici trouve un appui.



SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

DE honte, de douleur accablé par un père,
Dois-je encore essuyer les reproches d'un frère !

ARMINIUS.

Je t'entends soupirer ? — tu contemples les Cieux. —
D'où vient que mes regards te font baisser les yeux ?
Quel ennui te dévore ? Ah ! parle, sois sincère ;
Apprends-moi tes chagrins ; es-tu jaloux d'un frère ?
Le Peuple te chérit ; tu commandes sous moi ;
Les premiers Citoyens veulent servir sous toi.
N'es-tu pas satisfait de cet honneur insigne ?
D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne ?
Si ton rang à tes yeux est trop peu distingué ,
Je te cède le mien , que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Montre moins de grandeur à mon ame éperdue.
Cette première place à ta valeur est due.
Je n'en suis point jaloux. Mais dans un si haut rang,
Quelquefois la valeur, trop avide de sang,
S'égare en des projets de combats, de victoire,
Que devrait écarter la véritable gloire ;

D'un pere dont la haine enflâme les regards,
 Au seul nom des Romains, de leurs loix, de leurs arts,
 Qui, du reste du monde, attirent les hommages,
 Tu devrois adoucir les préjugés sauvages.
 Sans eux, nous jouirions des charmes de la paix.
 Les horreurs de la guerre...

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
 Mon pays de mon bras exige le service,
 Je lui dois de mon sang le noble sacrifice.

FLAVIUS.

Tout ton sang répandu le servira bien moins
 Que si tu sçais pour lui prodiguer tous tes soins.
 Montre envers les Romains une ame moins aigrie;
 Sachons les imiter; aimons leur industrie.
 L'éclat de leurs travaux, la splendeur de leurs arts,
 La pompe de leurs jeux, enchantoient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes desirs ! Ma jeunesse trompée,
 De leurs jeux, il est vrai, fut quelquefois frappée.
 Quand, les crins hérissés, les yeux étincelans,
 Des tigres, des lions les terribles élans,
 L'immobile fierté, la rage mugissante,
 S'animoiént au combat dans l'arene sanglante;
 Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
 Déchiroit par leurs coups l'ame des spectateurs;

C ij

36 LES CHÉRUSQUES,

Que sur un char léger, volant dans la carrière,
La jeunesse bouillante, à travers la poussière,
Au but victorieux guidait de fiers coursiers :
Tout mon cœur à ces jeux si nobles, si guerriers,
Si dignes de nos mœurs, palpitoit d'allégresse :
Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats ;
Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.
Eh ! quoi, n'entends-tu pas la liberté qui crie :
Perdez mes ennemis, sauvez votre patrie.

FLAVIUS.

Ah ! cesse, Arminius, de me faire rougir.
Quand il en sera temps, tu me verras agir.
Ne crains pas que jamais mon courage s'égare ;
Mais je n'ai plus une ame insensible & barbare.
Ah ! souviens-toi que Rome en moi voit un Germain,
Qu'elle a rendu plus grand, plus juste, plus humain.
Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puissance
De vouloir lui ravir toute reconnoissance.
J'aime encor les Romains ; & tu les dois aimer ;
Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
Tes titres, ton nom même est un bienfait de Rome.
Va, tant que cet anneau décorera ta main,
Comme moi, tu dois être & Chérusque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain ! c'est un crime ici de le paroître...
Abjure ainsi que moi ce nom digne d'un traître.

Je veux rompre à tes yeux mes vains engagements.
O Dieux, qui m'entendez, recevez mes sermens;
Embrâsez cette main, si je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui vous déshonore.

(il jette son anneau.)

FLAVIUS.

Rome de ses faveurs n'attendoit pas ce prix;
Je ne les croyois pas dignes de ton mépris.
Quand elle te renvoie une Amante, une Epouse,
Dont j'ai cru jusqu'ici ton ame si jalouse,
Ce don t'avilit-il, & le dédaignes-tu?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thufnelde oublier la vertu.

FLAVIUS.

Tu l'aimes donc toujours?

ARMINIUS.

Ce n'est pas la jeunesse;
Son rang ni sa beauté, qui fixent ma tendresse.
Des charmes plus puissans ont troublé mon repos:
La fille d'Adélinde a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore — & que tu dois connoître —
Dans quel perfide sein, Dieux! l'avez-vous fait naître?

FLAVIUS.

Quoi! sa mere!...

ARMINIUS.

Elle offroit de faire mon bonheur.
Mais, ô Ciel! à quel prix? il va te faire horreur.

Ciiij

Il falloit, imitant toutes les perfidies ,
Me rendre l'artisan de ses trames hardies ,
Faire fleurir ici les vices des Romains ,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains ;
Et docile aux conseils que lui dicte sa rage ,
A son lâche dessein consacrer mon courage.
Mere impie , à tes vœux si je m'étois rendu ,
J'ai le cœur de ta fille , & je l'aurois perdu !
C'est elle qui m'élève & me rend magnanime.
S'il faut perdre sa main , conservons son estime...
Mais notre liberté , mon frere est en danger ;
A tout autre intérêt gardons-nous de songer.
Sors de cette mollesse où s'endort ton courage ;
Songe que Rome veille & poursuit son ouvrage :
Viens , ne vois point en moi ton Chef , ton Général ,
Mais un frere , toujours ton ami , ton égal.
Participe aux lauriers que m'apprête la gloire ,
En partageant les soins qu'exige la victoire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADÉLINDE *seule.*

INFLEXIBLE vieillard, orgueilleux Citoyen,
Ton farouche parti l'emporte sur le mien.
Tu croirois avilir ton superbe courage,
En prévenant Varus par un premier hommage.
D'une vaine hauteur il saura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir,
A flatter cet orgueil où ton parti s'obstine,
Mais tremble ; ton triomphe avance ta ruine.
Tes fils sont divisés, & tu vas aujourd'hui
Voir l'un de tes soutiens devenir mon appui.
Mais d'où vient que Marcus, qui déjà devoit être
De retour en ces lieux... Ah! je le vois paroître.

SCENE II.

MARCUS, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

En bien, Varus...

MARCUS.

Varus, suivant votre conseil,
D'un hommage contraint ordonne l'appareil.

Civ

40 LES CHÉRUSQUES,

Il va se rendre ici ; mais êtes-vous certaine ,
Qu'il ne hazarde pas une démarche vaine ?

A D É L I N D E.

Si tu l'as prévenu , que sa marche en ces lieux ,
Pour gagner tous les cœurs , doit frapper tous les yeux ;
Si dans ces bois surpris de sa magnificence ,
L'éclat de son entrée annonce sa puissance ;
Non , je ne doute point qu'à ce nouvel aspect ,
Le zele de nos Chefs ne soit plus circonspect.
Leur audace du moins ne pourra se défendre
De répondre à l'honneur qu'il consent de leur rendre ,
Il vient dans leurs forêts ; crois que ce même jour
Les verra dans son camp arriver à leur tour.
Et là , de leur destin , Varus sera le maître.
Et de celui du peuple , ici , moi , je vais l'être.
Auguste aura bientôt des Autels parmi nous ,
Si mon fils , que je crains. . .

M A R C U S.

Eh ! Que redoutez-vous
D'un fils si vertueux ? . . .

A D É L I N D E.

Sa vertu , dont moi-même
J'ai trop encouragé l'indépendance extrême.
Il faut de mes desseins , conçus pour sa grandeur ,
Découvrir à ses yeux toute la profondeur.
J'ai choisi ce moment ; je l'attens & je tremble ,
Qu'insensible aux honneurs que pour lui seul j'assemble,

Son cœur, qui ne connoît encor que son devoir,
Ne rejette à la fois le sceptre & l'encensoir.

M A R C U S.

Comptez sur une aveugle & prompte obéissance.
Montrez-lui ce que c'est que la route-puissance ;
Vous verrez sa vertu le faire illusion,
Et laisser un champ libre à son ambition.

A D É L I N D E.

Je ne sais ! mais allez ; que ce parti farouche,
Qui veut vous avilir, sache par votre bouche,
Que le Préteur veut bien, oubliant tous ses droits,
Pour nos seuls intérêts, descendre dans nos bois.

M A R C U S.

J'ai vu le Général, & sa haine troublée
A soudain, de vos Chefs, convoqué l'assemblée.
J'ai promis de m'y rendre ; ils me feront savoir
Le lieu qu'ils ont choisi pour nous y recevoir.

SCENE III.

SIGISMOND, ADÉLINDE.

A D É L I N D E.

J E le vois : sur son front, la tristesse est empreinte ;
Après avoir considéré Sigismond qui paroît embarrassé.
Quel silence, mon fils ?

S I G I S M O N D.

Ah ! vous voyez ma crainte :

42 LES CHÉRUSQUES;

Je trahis mon devoir, ma Patrie & mes Dieux.

A D É L I N D E.

Vas, tu ne trahis rien ; écoute , ouvre les yeux ;
 Quitte d'un peuple vil les préjugés bizarres ,
 Et vois tous les mortels , policés ou barbares ,
 Dans le sein des Cités , au milieu des forêts ,
 Du beau nom de devoir , masquer leurs intérêts :
 L'amour de la sagesse a perdu plus d'un Sage.
 Suis Rome qui t'appelle & qui t'ouvrant son sein ,
 Pour illustrer ton sort , veut servir mon dessein.
 Eh quoi ! si ton pays à ta grandeur s'oppose ,
 S'il ne fait rien pour toi , lui dois-tu quelque chose ?
 Qu'attends-tu de ces Dieux ? s'occupent-ils de nous ?
 Quel bien fait leur bonté ? Quel mal fait leur courroux ?
 Rome a des Grands, mon fils, plus puissants sur la terre ,
 Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
 Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
 Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

S I G I S M O N D.

Qu'entends-je ? Où suis-je ? Quoi ! C'est la voix d'une
 mere ,
 Cette voix consolante , & qui m'étoit si chère !
 Qui m'apprit la vertu ! qui fut mon seul appui !
 Trompoit-elle autrefois ? m'instruit-elle aujourd'hui ?
 Dois-je étouffer en moi la voix de la sagesse ?
 Ah ! de l'ambition , voulez-vous que l'ivresse ,

Des plus beaux de mes jours trouble tous les instans :

ADELINDE.

Ce n'est pas moi, mon fils, qui le veux ; c'est le temps.
 Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
 Les vertus de nos jours seront bientôt des crimes.
 J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen ,
 Et pour te distinguer tu n'avois qu'un moyen ;
 Une extrême valeur jointe à l'obéissance :
 A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
 Mais tu vois les Romains dissipe ton effroi ;
 Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
 Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées ;
 Et j'en ai pour garant leurs promesses sacrées.
 Tu devois obéir , il s'agit de régner ;
 Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
 Que les Dieux du Vésér cedent aux Dieux du Tibre ;
 Détruis ta liberté pour devenir plus libre ;
 Accoutume tes yeux à de nouveaux objets ;
 Sers Rome ; tes égaux vont être tes sujets.
 La Mitre est sur ton front ; j'y mettrai la Couronne ;
 Eleve ton génie , & monte sur le trône.

SIGISMOND.

Moi , m'asseoir sur un trône , où siègent les remords !
 Moi , détruire en mon cœur les plus nobles transports ,
 Et porter sur mon front la double ignominie ,
 Et de la servitude & de la tyrannie !

44 LES CHÉRUSQUES,

Un simple Citoyen , disiez-vous, est plus grand

A D É L I N D E.

Oui, mais ce n'est qu'un nom, qu'à son gré chacun
prend :

Le parti le plus bas, s'arroe un si beau titre ;

Et des autres se croit le souverain arbitre.

De l'intérêt commun tous paroissent épris ;

Et le peuple incertain, divisé par leurs cris ,

De leurs desseins cachés, victime déplorable,

S' imagine être libre & n'est que misérable.

Le grand homme , au milieu de ces partis affreux ,

S'élève, les subjuge & les rend tous heureux.

S I G I S M O N D.

Eh ! ne voyez-vous pas s'élever des tempêtes ;

Et pour me renverser , mille mains toutes prêtes !

Les fils de Ségismar, plus orgueilleux que moi ,

Voudront-ils s'abaisser à reconnoître un Roi

Dans le fils d'Adélinde ?

A D É L I N D E.

Oui, connois mieux ta mere ;

Elle ne craint plus rien des enfans ni du pere.

S I G I S M O N D.

Quoi, le grand Ségismar, le fier Arminius. . .

A D É L I N D E.

Ils sont tes ennemis ; mais contre eux Flavius

A déjà dans mes mains juré de te défendre.

Pour toi, vois ton ami prêt à tout entreprendre,

Il commande un Parti de dix mille Germains,
Qu'il va déterminer à se joindre aux Romains,
Si nos chefs obstinés dans leur haine impuissante,
Rejettent l'amitié que Rome leur présente.

SIGISMOND.

Leur courage jamais ne pourra consentir
A des dons présentés pour les assujettir.

A DÉLINDE.

Tu peux regner par eux ; ils ont fait d'un Octave
Le Souverain de Rome.

SIGISMOND.

Ils m'en feroient l'esclave !

A DÉLINDE.

Non , je prétends fonder un Empire aujourd'hui ,
Qui ne dépendra pas longtems de son appui.
Ta mere t'apprendra bientôt l'art de détruire
Ceux qui vont t'élever , s'ils cherchoient à te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant à vos genoux ,
Peut renoncer au jour qu'il a reçu de vous ;
Mais devenir tyran ! Non , son cœur n'est plus maître
D'éteindre cette horreur que vous avez fait naître.

(*Adeline jette un regard d'indignation sur son fils.*)

Punissez....

A DÉLINDE.

Soumets-toi , tu sçais ma volonté.
Par ces Dieux , devant qui tu lasses ma bonté ,

Jure, jure à l'instant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne sont à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADELINDE.

Tu les crois ; fais serment de remplir mes desseins.

SIGISMOND.

Je sens combattre en moi les devoirs les plus saints ;
Il faut que je balance & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature ;
Je suis un sacrilège en ces lieux abhorré ;
Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé !
O Patrie, est-ce toi qui seras la plus forte ?
Je ne peux résister. ... une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous hair.
Je jure, je promets de ne pas vous trahir.
Ah ! j'apperçois Marcus.

ADELINDE.

Va, laisse-moi.

SCENE IV.

MARCUS, ADELINDE.

MARCUS.

PRINCESSE,

C'est ici que Varus vient remplir sa promesse,

Tous vos Chefs sont enfin disposés à le voir ;
Et si son éloquence est sur eux sans pouvoir ,
Ils n'échapperont pas au piège qu'il leur dresse.
Déjà pour l'admirer tout le peuple s'empresse.

A D É L I N D E.

Eh ! bien , je me retire , & vais tout préparer ,
Pour confondre ces Chefs , & les faire abhorrer ,

S C E N E V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS,
LES CHEFS DES ALLIÉS & leur suite; Citoyens
Chérusques.

M A R C U S :

LE Préteur plein d'espoir vient.

S É G I S M A R.

Où , mais il se trompe ,
S'il croit nous éblouir par une vaine pompe.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles soins.
Rome se hâte trop ; elle devrait du moins
Attendre que ce peuple eût donné quelque indice
Que la vertu lui pèse & qu'il cherche le vice.
Rome ailleurs à son gré , peut élever sa voix ;
Quand nous aurons ses mœurs , nous recevrons ses
Loix.
L'équité nous suffit.

Songez qu'en sa carrière,
Pleine d'obscurité, nous marchons sans lumière;
Les Loix sont les flambeaux. Et vous les écartez!
Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés,
Dont l'éclat a rendu les Romains si célèbres.

S È G I S M A R.

Il vaut mieux à jamais rester dans nos ténèbres.
Qu'importe, quand un peuple est fort & vertueux,
Qu'il ait de vaines Loix, des arts voluptueux?
Il faut d'autres soutiens, il faut des dons plus rares,
Dans ces climats que Rome ose nommer barbares;
Et qui le sont moins qu'elle & que ses vils tyrans,
Jaloux de présider à tous nos différends;
Mais, Princes, de Varus je vois déjà la Garde:
Songeons qu'en ce moment, l'œil des Dieux nous
regarde.

S C E N E V I.

*VARUS précédé de six Licteurs & suivi d'un brillant
Cortège. Les Acteurs précédens. (Les Chérusques se
rangent d'un côté, les Alliés de l'autre; les Romains
occupent le fond du Théâtre; Varus & Arminius
s'approchent vers le milieu.)*

VARUS à Arminius.

CE peuple, dont je fais estimer la fierté,
Pourra-t-il de ma voix souffrir la liberté?

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Si ton dessein n'est pas de lui parler en Maître,
Parle, nous t'écoutons.

VARUS.

Vous allez me connoître :
Nous venons en amis, & non pas en Vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre, sur le champ, trouveroit des Vengeurs.

VARUS.

De l'ame des Germains, j'admire la noblesse ;
Mais à tant de grandeur se mêle une foiblesse.
Des Héros ne sont point inquiets, soupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'est point en
eux ?

Vous doutez qu'un Romain puisse être magnanime !
Rendez plus de Justice à l'esprit qui m'anime.
Je ne mets point ma gloire à séduire, à tromper ;
Quels que soient vos soupçons, je veux les dissiper,
En faisant rejaillir jusques sur vos rivages,
L'abondance de Rome, & tous les avantages.
Sans croire s'abaisser, la Majesté des Rois,
Souvent nous a rendus arbitres de leurs droits.
A nos Législateurs, vous préférez les vôtres ;
L'Univers ne peut être heureux que par les nôtres.
J'ose espérer qu'un jour vous les connoîtrez mieux ;
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux ;

D

Et vous viendrez à Rome, avec des voix moins fieres,
Rechercher ses vertus & briguer ses lumieres;
Maintenant qu'elles sont l'objet de vos terreurs,
Restez assujettis à vos tristes erreurs;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aspire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les seuls, dont l'éclat doit toucher un grand
cœur:

Eh bien! si la victoire a pour voustant de charmes,
Venez vaincre avec nous; réunissons nos armes.
Sur le trône du Monde un Monarque affermi,
Auguste, se déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains sa garde est composée,
Sa tête aux trahisons cesse d'être exposée;
Vos Citoyens pour lui ne sont plus étrangers.
Leur zele, de son trône, écarte les dangers.
Et vous, quoi! vous pourriez, sur une crainte injuste,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguste?
Quand son amour pour vous cherche à se signaler,
Verrois-je contre lui la haine s'exhaler,
Soulever les esprits, les animer à suivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre?
On voit ses Lieutenans courir de toutes parts,
Pour rassembler, dit-on, les Sicambres éparés.
On dit que sa fureur, pleine de confiance,
Du Chérusque en secret, recherche l'alliance:
Mais Rome offre la sienne; & je ne peux penser
Qu'entre Auguste & Mélo vous puissiez balancer.

L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte,
Devient votre salut ou cause votre perte.
J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
Ne foyez pas surpris, si ma voix vous annonce,
Que ce soir, dans mon camp, j'attends votre réponse.

S C E N E V I I.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHEFS
DES ALLIÉS & leur suite, CITOYENS CHÉRUS-
QUES. (*Les Alliés sont d'un côté & les Chérusques
de l'autre.*)

A R M I N I U S.

Vous l'avez entendu; Peuples, vous voyez tous,
Quel service odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage,
Elle ose destiner votre propre courage.
Ah ! contemplons Mélo; son trône est renversé,
Sa tête mise à prix, son peuple dispersé.
Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles,
Qui s'apprête à donner le plus grand des spectacles.
Mélo change en soldats les plus vils des humains,
Et ce sont des héros qui sortent de ses mains.
Leur zèle le suivoit dans d'affreuses retraites,
On les voit reparoitre après tant de défaites.

D ij

Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
Irez-vous la servir, quand ils la font trembler ?
Ne vous y trompez pas ; Rome attend que vos armes
Renversent l'ennemi qui cause ses allarmes.
Vous la verrez soudain se tourner contre vous,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
Et sa fortune alors par vous-même agrandie ,
Traitera ce bienfait comme une perfidie.
N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous prescrit
De secourir un Roi par un tyran proscrit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius ; son courage me charme ;
Mais sa témérité me surprend & m'allarme.
Il conçoit, contre Rome , un chimérique espoir ;
Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
Vengerons-nous Mélo , nous, de qui l'impuissance
A trahi si souvent notre propre vengeance !
Des Germains tant de fois vaincus & terrassés,
Ne renouvellons pas les désastres passés.

SÉGISMARD.

Flavius ! c'est mon fils , qui croit Rome invincible ,
Rome , à sa liberté devenue insensible !
Ne sens-tu plus la tienne ? O braves Alliés,
Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
De nos Troupes contre eux la valeur réunie
Sait affronter la mort & fuir l'ignominie.
Attaquons les Romains. Oui , Princes , combattons.
Quoi ! ne valons-nous pas les Cimbres , les Teutons ?

Ah ! nous verrons comme eux fuir les tyrans du Tibre ,
Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre ,
Qui détrônent les Rois , qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi , j'ai toujours vu dans les combats divers ,
Où , contre les Romains , nous conduisit la gloire ,
La justice pour nous & pour eux la victoire.
Flavius , nous prêtons nos bras & nos conseils ;
C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils.
Peut-être allons nous voir la victoire , plus juste ,
Humilier l'orgueil des Esclaves d'Auguste ;
Mais si contre nos vœux son caprice est constant ,
S'il faut périr , eh bien , la gloire nous attend ;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie ,
Où la vertu triomphe & n'est jamais flétrie.

A R M I N I U S.

Il faut combattre Rome ou vivre sous ses loix. —
Princes , votre regard m'annonce votre choix.
Hâtons-nous , combattons , & que notre courage ,
Nous délivre à jamais d'un honteux esclavage.

F L A V I U S.

Devons-nous oublier que Varus nous attend ?
Est-ce à nous , contre lui , de choisir cet instant ?
Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre ,
Irons-nous l'attaquer , irons-nous le surprendre ?

LES CHERUSQUES,
S É G I S M A R.

Veux-tu que dans son camp nous flations un Préteur,
Et que nous empruntions son langage imposteur ?

A R M I N I U S.

Non, que notre franchise étonne sa souplesse.
Craindre de lui parler, seroit une foiblesse.
Je lirai dans son ame, & d'après ses projets,
Nous lui déclarerons ou la guerre ou la paix.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

PARMI tant de Héros, parle-moi sans détour ?
Est-ce lui, dont en vain on attend le retour ?
Quoi ! ce grand Citoyen que leur choix magnanime
A nommé pour guider l'ardeur qui les anime,
Arminius

GISELLE.

Ce Prince est le seul que nos Dieux
N'ont pas voulu sauver de ce piège odieux.
Dans le camp des Romains

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
O vile politique ! ô lâcheté hardie !
Un Préteur ! étouffer dans son cœur tout remord ,
Pour préparer des fers

GISELLE.

Et peut-être la mort !
De nos généreux Chefs, il redoute l'élite ;
Contre leur fermeté sa foiblesse s'irrite.

Div

THUSNELDE.

Arminius, des siens marchoit environné;
Et dans ce grand danger, tous l'ont abandonné!

GISELLE.

N'imputez son malheur qu'à son ardeur bouillante
Qui n'a pu supporter une marche trop lente,
Il les a devancés : cependant aucun d'eux,
Ne soupçonnoit Varus d'un complot si honteux.
Ils alloient, dans son camp, entrer sans défiance,
Lorsqu'on en voit sortir un Cate qui s'avance,
Qui s'approche en criant : *ô Germains, arrêtez,*
Vous êtes tous perdus, si vous ne m'écoutez;
Sachez qu'Arminius effime mon courage. . . .
Ségismar vient, l'écoute, & change de visage;
Il appelle les Chefs qu'il consulte un moment :
Et soudain on les voit avec étonnement,
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs simples toits tourner leurs pas rapides.
Mais, je vois Adélinde.

THUSNELDE.

Ah! cachons mon effroi.
Du sort d'Arminius, va, cours, informe-toi.



SCENE II.

ADÉLINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

VOILA donc le bonheur, la gloire, la puissance,
Que produisent les Loix, les Arts & la présence
De ces Romains, si chers & si grands à vos yeux ?
On dit qu'Arminius dans des fers odieux.....

ADÉLINDE.

Son orgueil, ses mépris, méritoient ce salaire ;
Il osoit m'offenser, & cherchoit à te plaire.
Oublie Arminius. Que son nom avili,
Dans l'opprobre à jamais demeure enseveli !
Il abusoit déjà d'une vaine puissance ;
J'ai vu tous ses égaux las de son arrogance.
De ce Chef qu'on rejette, un autre aussi puissant,
Moins fier que ce barbare & plus reconnoissant,
Bientôt avec ta main, va prendre ici la place.

THUSNELDE.

Eh ! quel est ce Germain dont l'infidèle audace
Songe à le remplacer dans son rang, dans mon cœur,
Et de Rome & de moi pense être le vainqueur ?

58 LES CHÉRUSQUES,
ADÉLINDE.

C'est un vrai Citoyen , un Héros.....

THUSNELDE.

C'est un traître.

Je ne le connois pas, ni ne le veux connoître.

ADÉLINDE.

Tu le connois, ma fille, il est digne de toi.

THUSNELDE.

Lui ! Lit-il dans mon ame, & fait-il que ma foi,
Que toute mon estime & toute ma tendresse...
Pardonnez... Je me perds ; vous voyez ma foiblesse.

ADÉLINDE,

Je vois que ton courage en saura triompher.
Quelque soit ton amour, il le faut étouffer.

THUSNELDE.

Eh quoi ! vous ordonnez que j'étouffe une flâme,
Qui jamais sans vos soins n'auroit troublé mon ame.
Vous voulez que j'oublie... Eh bien, je me soumets.
Reclamez ce héros ; qu'il vienne & je promets
Qu'à mes loix, son ardeur, également soumise,
Me rendra sur le champ la foi que j'ai promise.
Je serai libre alors, je verrai son rival.
Et si l'amour du Peuple, en ce moment fatal,

Plus que mes vains attraits, & l'enflâme & l'inspire :
Ma mere, vous pouvez, de ce cœur qui soupire,
Une seconde fois disposer aujourd'hui.
Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui :
Ce sacrifice est grand ; il est affreux sans doute.
Mais je suis Citoyenne, & l'effort qu'il m'en coûte. . .

A D É L I N D E.

Cesse de m'accabler du nom de Citoyen.
Sois ma fille avant tout ; c'est ton premier lien.
Tout autre doit ici lui céder la victoire :
De toi, ta mere attend ou sa honte ou sa gloire :
Mon sort est dans tes mains. Ce n'est pas ton pays ;
C'est moi, par tes refus, oui, moi que tu trahis ;
Que ne puis-je te peindre à quels maux tu m'exposes ?
Consulte bien ton cœur, & perds-moi, si tu l'oses.

T H U S N E L D E.

Moi, vous perdre !

A D É L I N D E.

Crains donc de mépriser l'époux
Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.

S C E N E I I I.

T H U S N E L D E *seule.*

QUEL est donc cet époux qu'il faut que je préfère ;
Si je ne veux causer la perte de ma Mere ?
Arminius aux fers !

SCENE IV.

SIGISMOND, THUSNELDE.

SIGISMOND.

IL est libre.

THUSNELDE.

Comment ?

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aspect des Romains, à leur joie inquiète,
Son cœur a soupçonné quelque trame secrète;
Il cachoit à leurs yeux ses regards allarmés.
Par un Cate bientôt ses soupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs, il les a fait instruire
De ce piège inoui tendu pour les détruire.
Tandis qu'Arminius cherchoit à les sauver,
Le Préteur se flattant de les voir arriver,
De les faire tomber tous dans le même abîme,
Laissoit en liberté cette grande victime.
Le héros prend son temps; les perfides Romains
L'ont vu comme un éclair s'échapper de leurs mains.

Et sa fuite pour nous devient une victoire ;
Qui les couvre de honte en le comblant de gloire !

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu , parmi les Citoyens ,
Qu'il anime à combattre , à briser leurs liens.
Ton amant semble un Dieu dont la voix les appelle !
Et son frère , en secret , charmé de ce grand zèle ,
Dont tous les cœurs devoient se laisser animer ,
N'ose élever sa voix que pour le réprimer.

THUSNELDE.

Pourquoi te charges-tu d'un honteux ministère ?
Abjure. . .

SIGISMOND.

Je ne puis. . .

THUSNELDE.

Qui t'arrête ?

SIGISMOND.

Une Mere ,
Des Partisans de Rome invisible soutien ,
Pour qui d'Arminius les vertus ne sont rien.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles ,
L'un l'autre s'accuser de rester insensibles

Aux maux que la Patrie est prête d'éprouver,
Et dont nos foibles mains ne peuvent la sauver.
L'heure approche, où les Chefs qui prennent sa défense,
Ici, devant ces Dieux que mon aspect offense,
Vont paroître, & jurer de suivre Arminius.

THUSNELDE.

Ah! mon frere, déjà je crois voir Flavius.

(Elle court vers lui).

SCENE V.

FLAVIUS *armé*, THUSNELDE, SIGISMOND.

THUSNELDE.

O Toi! que mon amour, mon devoir & mon Pere
Me flattoient de pouvoir bientôt nommer mon frere,
Souffre que j'applaudisse à cette prompte ardeur.
Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur?

FLAVIUS.

Le feu qui les transporte, inspiré par la haine,
Est loin de ressembler à l'ardeur qui m'entraîne.

THUSNELDE.

Flavius, ton courage en un si grand besoin,
A le même devoir, & non le même soin?

FLAVIUS.

Ah ! qu'un soin différent m'anime & me consume !
Ils suivent le flambeau que la vengeance allume ;
ils n'ont qu'un seul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi, je suis tourmenté, dans ce moment cruel,
De devoirs opposés, & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi ; moi, j'ai mille adversaires.
Chérusques & Romains, tous viennent m'alarmer.
Le trouble est dans mon ame ; ah ! daignez le calmer.

THUSNELDE.

Quel désordre inoui ! quel étrange langage !
O mon cher Flavius, rappelle ton courage,
Toi de qui l'amitié daigna jusqu'à ce jour. . .

FLAVIUS.

A mon égarement méconnois-tu l'amour ?
C'est lui seul qui m'amene. Eh quoi ! quelle surprise !
Ne fais-tu pas encor qu'une Mere autorise. . .

THUSNELDE.

Dieux ! C'est toi... songes-tu qu'un frere qui t'est cher..

FLAVIUS.

Je ne pense qu'à toi ; regarde , vois ce fer.
Parle ; doit-il servir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyrannie ?
Sur tous mes sentimens toi seule peux régner.
Dis, qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?

64 LES CHÉRUSQUES,

Détermine mon choix favorable ou funeste ;
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteste.
Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé ;

(en montrant le fer dont il est armé.)

Ordonne. . . dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé ?
Tu te tais

THUSNELDE.

Oses-tu me choisir pour arbitre ?
Dans quel temps !

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juste titre ;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
Que tous ses sentimens en tumulte déchirent,
Que Rome & mon pays cruellement attirent,
Qu'Adélinde & mon Pere appellent à la fois. —
Je ne veux écouter désormais que ta voix.

THUSNELDE.

Entre la liberté, l'amour, ton peuple & Rome,
Je te vois balancer . . . & tu prétens être homme !
Que ton cœur incertain ne me consulte pas !
Tu me ferois rougir de mes foibles appas,
S'ils étoient plus puissans dans ton ame attendrie,
Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

TRAGÉDIE.

65

FLAVIUS.

T'aimer est mon bonheur, mon unique devoir.
A tes pieds.

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable espoir.
D'un méprisable amour, porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en se levant.*

Oses-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

Non, c'est toi qui m'outrages.
Souffrirai-je un amant assez présomptueux,
Pour aspirer à moi, sans être vertueux ?
Les grandes actions n'échauffent plus ton ame,
Qui se livre aux transports d'une honteuse flame.
Tu veilles pour me plaire ; & ton bras endormi
Est armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Est-ce là cet amour, le partage du brave ?
Lui, qui fait des héros, peut-il te rendre esclave ?
Ton frere, ton rival, de mes attraits touché,
Si son cœur à la gloire étoit moins attaché,
Eût-il fait sur le mien.



E

SCENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE,
FLAVIUS, SIGISMOND.

ARMINIUS.

QUE vois-je ? La nuit sombre,
Qui commence à couvrir la terre de son ombre,
Trompe-t-elle mes yeux ? ah ! Thufnelde est-ce toi ?

THUSNELDE.

O Ciel ! Arminius !

ARMINIUS.

Thufnelde, je te voi.

O cher & doux moment ! Mon cœur dans ton absence,
Craignoit tout pour tes jours, qu'assure ta présence.
Crois que chez les Romains ton sort seroit affreux,
S'ils te voyoient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi ! la peur de ma perte arrêtoit ton courage ?
Va, plus un vil Préteur m'eut fait sentir sa rage,
Plus il m'eut annoncé que tu l'avois vaincu.
Thufnelde dans ses fers n'eut pas long-temps vécu ;

Une mort glorieuse eut fini les misères.
Dans le séjour des Dieux, j'eusse appris à nos peres,
Que c'est Arminius & ses coups triomphans,
Qui vengent leur patrie & sauvent leur enfans;
Mais quoi ! dans ce moment dont je sens tout le
 charme,
Ton cœur paroît encor frappé de quelque allarme.
Du plus grand des dangers les Dieux nous ont sauvés ;
A de nouveaux périls sommes-nous réservés ?
D'où viennent tes soupirs !

A R M I N I U S.

 Tu m'aimes ; je t'adore ;
Et c'est notre amour même ici que je déplore.
Mon espoir est trompé, Thusnelde ; c'est en vain ,
En possédant ton cœur, que j'aspire à ta main.
Il faut y renoncer, ou fléchir sous des maîtres ;
Je marche sur les pas qu'ont suivi nos ancêtres ;
Si l'on parle de moi, je veux qu'on dise un jour :
Il aimoit ; son devoir l'emporta sur l'amour.

T H U S N E L D E.

Ton amour, je le fais, n'est point une foiblesse.
Il m'a toujours paru digne de ma tendresse.
Maintenant que ton cœur, vers la gloire emporté,
Ne se laisse toucher que par la liberté ;
Quand tu crains de m'aimer : je t'aime davantage ,
Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.

E ij

68 LES CHÉRUSQUES,

Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer,
Dans le champ glorieux, où tu vas t'élancer!
Ah! quel charme pour moi de suivre ta carrière,
Et d'effuyer ton front, où bientôt la poussière,
La sueur & le sang paroîtront confondus;
De voir tous les Romains à tes pieds étendus!

FLAVIUS.

Cruelle, voilà donc le plaisir qui te flatte!
Vois le mien Il est temps que ma douleur éclate.
Je ne souffrirai pas que ton farouche amant
Jouisse d'un triomphe à tes yeux si charmant.
Je défendrai le sang qu'on s'apprête à répandre.
Viens, Suis-moi, Sigismond.

SCENE VIII.

ARMINIUS, THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH! que viens-je d'entendre!
Je cherchois le perfide; il étoit devant moi!
Ton aspect m'a troublé; mes yeux n'ont vu que toi.
On vouloit aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
Tu fais la trahison.

THUSNELDE.

Et je connois les traîtres!

Ils s'arment contre toi; vas combattre pour eux.
Pars & reviens vainqueur; fois grand, fois généreux;
Songe que tes vertus ont allumé ma flamme.....

ARMINIUS.

O cœur vraiment Germain! Ta voix jette en mon ame,
Cette ame qui t'admire, une force, une ardeur,
Qui semble de ma gloire assurer la grandeur;
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu trans-
portes.

THUSNELDE.

Ah! voici des Germains les fideles cohortes,
Dont la valeur t'attend pour diriger leurs pas.
Contre tant de héros, nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides..

ARMINIUS.

Non, tu ne verras point triompher des perfides;
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.
Il faut nous séparer.... Adieu, Thusnelde, adieu.

THUSNELDE.

Hélas! en te quittant, j'ai peine à me défendre
Du trouble & de l'effroi qui viennent me surprendre:
Mais j'en crois ton courage; il ranime le mien;
Il va tout surmonter; non, je ne crains plus rien.



SCENE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS
DES ALLIÉS & leur suite, TROUPES
DES CHERUSQUES.

SÉGISMAR à *Arminius*.

Tes ordres sont suivis; nous marchons en silence.
Tout paroît seconder tes soins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'instant, mon fils, si long-temps souhaité,
L'instant de la vengeance & de la liberté.
L'aspect de ces héros me rend ma jeune audace;
Comment au milieu d'eux osé-je prendre place?
Des Arts, des Loix de Rome & de son vil tyran,
Hélas! j'ai mis au jour un lâche partisan.
Des amis des Romains, Dieux! confondez le zele,
Et faites triompher notre haine fidelle.

A R M I N I U S.

Un frere ne veut pas seconder mes efforts.
Il croit nous affoiblir; nous en sommes plus forts;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah! c'est toi qui nous guides.

Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur ;
De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
Celui qui dès long-temps jouit de la lumière,
Avec la liberté, veut finir sa carrière ;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
En recevant le jour, veut voir la liberté.
Allons, vengeons sa cause ; affranchissons d'un Maître,
Le Peuple qui respire & celui qui doit naître.

(en partant).

O nuit, que ta profonde & ténébreuse horreur ;
Dans le camp des Romains répande la terreur.

(en passant devant les statues).

Vous, héros immortels, chers à la Germanie,
Dieux de la liberté, perdez la tyrannie.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

THUSNELDE, GISELLE.

G I S E L L E.

Des astres de la nuit, vois-tu la lueur sombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre ?
L'astre du jour éteint tous ces flambeaux errans ;
Ainsi la Liberté dissipe les tyrans.
Ah ! rassurons nos cœurs ; cette Lune croissante
Annonce des Germains la victoire naissante.
Voici l'instant sacré si long-temps attendu ,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

T H U S N E L D E.

Il le fera sans doute ; oui , mon cœur se rassure ,
Non , sur des préjugés qu'inspire un vain augure ,
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit ,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le suit ,
La puissance des Dieux , l'horreur de l'esclavage ,
Voilà mon espérance & le plus grand présage.
Quels coups Arminius lance de toutes parts !
Mon cœur le voit, le suit dans les plus grands hazards.

Vous, toujours chers, toujours présents à sa mémoire,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez sa victoire!

SCENE II.

ADÉLINDE accompagnée d'un Officier à la tête
d'une petite Troupe de Chérusques, THUSNELDE,
GISELLE.

ADÉLINDE.

QUE faites-vous ici? venez, fuyez ces lieux.

THUSNELDE *en montrant Giselle.*

Ses fils sont au combat; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADÉLINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres.
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.
Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable asyle.
Ils sauront le défendre, & j'y reste tranquille.

ADÉLINDE.

Peux-tu te reposer sur des Dieux affoiblis.
S'ils entendoient tes vœux, ils les auroient remplis;

Crains la fureur brutale & la main meurtrière
Du soldat sourd, comme eux, aux cris de la prière.
Songe à ta fureté; crains l'opprobre & la mort.
D'un combat inégal j'avois prévu le sort.
De ton Arminius l'espérance est trompée;
J'ai vu de toutes parts sa troupe enveloppée.
Les Romains puniront sa haine, ses mépris.
Il a cru les surprendre; eux-même l'ont surpris.
Mon parti vous attend; allez, suivez ces guides...

(*L'Officier & sa Troupe s'approchent d'Adélinde.*)

THUSNELDE.

Moi, me réfugier dans le sein des perfides!

ADÉLINDE.

Fui, dis-je; tout' ici me fait trembler pour toi.

THUSNELDE.

Si l'asyle des Dieux n'en est plus un pour moi,
Si de la liberté la perte est manifeste,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeste.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc;
Que ces chênes sacrés soient souillés de mon sang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui subsistent encore!

ADÉLINDE,

Rien de tes préjugés ne dissipe l'erreur.
Ma tendresse pour toi semble te faire horreur,

(*aux Soldats détachés*)

Vous , plus que mes enfans , voués à ma famille ,
Au poste de mon fils , allez , guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inspirez , grands Dieux ! & je vous obéis.
Giselle , allons périr ou sauver mon pays.

SCENE III.

ADÉLINDE , *seule.*

V oici donc le moment , qui doit faire connoître
Si le Chérusque est né pour n'avoir pas de maître.
Mais déjà Flavius...

SCENE IV.

FLAVIUS , ADÉLINDE.

FLAVIUS.

G RACE à mes soins honteux ;
Le triomphe de Rome enfin n'est plus douteux.
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADÉLINDE.

Regarde ton ouvrage avec plus de constance ;

76 LES CHÉRUSQUES,
Ton ardeur va bientôt triompher à son tour.
Attendons que Varus, la victoire & le jour...

FLAVIUS.

Je n'atends que Thufnelde & sa main qui m'est due;
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
Voici le lieu, l'instant que toi-même as choisis,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADÉLINDE.

Tu l'es; je suis ta mere. Et bientôt ton attente. ...

FLAVIUS.

Thufnelde cependant n'est pas ici présente ?
Pourquoi, quand j'ai rempli tous mes engagements ?

ADÉLINDE.

Songe que mon effroi. ...

FLAVIUS.

Je songe à tes sermens.
Qu'as-tu fait de ta fille ? Apprends-moi quel obstacle...

ADÉLINDE.

Ah ! reprends tes esprits. Regarde ce spectacle.

*On voit passer, dans le lointain, à travers les arbres,
des blessés & des morts.*

D'un inflexible orgueil, vois-tu les vains efforts,
La foule des blessés, des mourans & des morts...

Ils croyoient triompher dans l'horreur des ténébres....

FLAVIUS.

Ah ! ces morts , qui sont-ils !

ADÉLINDE.

A ces clartés funebres ,
Dont la pâle lueur les conduit aux tombeaux ,
Voudrois-tu de l'Hymen allumer les flambeaux ?

FLAVIUS.

Que vois-je ? quels objets ! Dieux , est-ce ici ma place ?
Quelle sombre terreur m'environne & me glace ?
J'avance en frémissant ... surmontons mon effroi.
Malheureux ! me trompè-je ?

(il reconnoît son pere.)

(en revenant sur ses pas)

O Terre , engloutis-moi ,

ADÉLINDE.

Flavius ! ô mon fils !

FLAVIUS.

Que dis-tu ? fuis , perfide.
Mon pere est mort ; évite un monstre , un parricide.
Ah ! sans ma trahison , sans mes lâches amours ,
Il vivroit ; mon courage eut défendu ses jours !
J'ai pu l'abandonner , me couvrir d'infamie ,
Pour suivre , pour servir la mortelle ennemie !
Tes ruses désormais ne peuvent m'éblouir.
Je vois mes attentats ; ne crois pas en jouir.

Si mon frere est vaincu, j'aurai du moins la gloire
D'arracher au vainqueur les fruits de sa victoire.
Les bataillons détruits vont être remplacés;
J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
Ils s'en vont réparer, guidés par mon courage,
Tous les maux qu'a produits ma foiblesse & ta rage.

A D É L I N D E.

Ta voix qui les a fait sortir de leur devoir,
Pour les y ramener, a trop peu de pouvoir.

(*Flavius sort avec indignation*)

Mais, vas, mene à Varus de nouvelles victimes,
Et cours accroître encor ses lauriers & tes crimes.

S C E N E V.

A D É L I N D E *seule.*

Q U E ton cœur, ô mon fils, se prépare à régner.
Sur ton front, que tes Chefs ont osé dédaigner,
La victoire s'appête à placer la couronne;
Tu n'as qu'à faire un pas pour monter sur le trône;
Si mes yeux, un moment, peuvent t'y voir assis,
Je mourrai satisfaite, après tant de soucis.
Que ne puis-je déjà contempler ces Provinces,
Heureuses sous les loix du plus juste des Princes,
C'est à toi de changer leur déplorable sort.
Que la haine, l'orgueil, la vengeance & la mort,

Les seuls Dieux révéérés dans ces Cantons sauvages,
Cessent de les remplir de leurs affreux ravages.
Qui vient ?

SCENE VI.
GISELLE, ADÉLINDE.
ADÉLINDE.

C'EST toi , Giselle. Et ma fille ! Ah ? pourquoi ,
Seule , ici mes enfans

GISELLE.

Ah ! tu dois frémir. ...

ADÉLINDE.

Moi.

Quel secret ...

GISELLE.

Si tes yeux , de ta fille inquiète ,
Dans la route , avoient vu l'ardeur sombre & muette ,
A peine nous touchions au poste de ton fils ,
Elle rompt le silence , il répond à ses cris ;
Il accourt : *c'est ma sœur , c'est sa voix qui m'appelle.*
Non , c'est la liberté , secourons-la , dit-elle.
Peux-tu voir les exploits , la mort de ces Héros ,
Sans maudire ta vie , & ton lâche repos !
Alors de quelques Chefs l'armure abandonnée
Se présente aux regards de la sœur indignée.
Elle ose s'en saisir ; frappé de sa grandeur ,
Le frere sent en lui naître la même ardeur.

Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure,
Et paroître soudain revêtus d'une armure.
*Quoi ! dit-elle , nos mains épargnent nos tyrans !
Voyez vos Citoyens , vos Amis , vos Parens ;
Ils combattent : & nous , sommes-nous donc moins
braves ?*

*Voulez-vous un moment resler encore esclaves ?
Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés ,
En guerriers , en Héros , tout-à-coup transformés ,
Etonne tout ce poste , y jette un trouble étrange.
Un grand nombre bientôt à leurs côtés se range.
Elle voit avancer Flavius sur ses pas.
Arrête ? que veux-tu ? lâche , n'approche pas ? —
Ah ! je me rends , dit-il , à tes vertus sublimes.
Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.
Flavius défendra jusqu'au dernier moment
Nos Dieux , la liberté , tes jours & ton Amant. —
Ton repentir me plaît ; viens , dit-elle. A ma vue
Comme un trait aussi-tôt Thusnelde est disparue.
Sa main des ennemis montrait les étendarts ,
Aux Soldats qu'entraînoient sa voix & ses regards.
Soudain elle s'élance ; & le plus intrépide
Ne suit qu'avec effort son courage rapide.
Je l'admire ; & le mien qui se sent élever
Voit les plus grand périls , & court pour les braver ;
Mais , au milieu du trouble , où m'emporte mon zèle ;
Je m'égare ? j'entends une voix qui m'appelle ;
Je crois la reconnoître , & j'approche en tremblant.
Hélas ! c'étoit ton fils ; je l'ai vu tout sanglant.*

ADÉLINDE.

TRAGÉDIE.

81

ADELINDE.

Qu'entends-je ! Sigismond ! lui ! seroit la victime. ...

GISELLE.

*Tu me vois , m'a-t-il dit , heureux après mon crime.
Je meurs pour ma Patrie. Ah ! puisse cette mort ,
A ma Mere , épargner un plus funeste sort.
Arminius s'avance , & du moins mon oreille
Entend de son triomphe annoncer la merveille :
Les Dieux , dont je me suis attiré le courroux ,
Ravissent à mes yeux un spectacle si doux.
Il veut parler encore , il se trouble ; il soupire ;
La pâleur du trépas.*

ADELINDE.

O mon fils ! il expire !
Affreuse destinée ! O comble du malheur !
Où puis-je ensevelir ma honte & ma douleur !
Voilà mes ennemis. ... Ah cherchons quelque voie ,
Qui dérobe ma vue à leur barbare joie,



S C E N E VII.

ARMINIUS *précédé de plusieurs Officiers qui portent l'armure de Varus, & les Aigles prises sur les Romains.* LE CHEF DES CHAUQUES, LE CHEF DES BRUCTERES, LE CHEF DES CATES, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARMINIUS.

DIEUX! votre Peuple est libre & n'est plus avili.
L'espérance qu'il a conçue, vous l'avez accompli.
Ecartez à jamais, loin de la Germanie,
Tous les maux qu'après soi traîne la tyrannie.

(*en montrant l'armure de Varus*)

Varus de cette armure envain s'est revêtu.
Rien ne pare les coups que porte la vertu.
Aux yeux du monde entier sa honte va paroître:
Que le sort de l'Esclave épouvante le Maître!
Ah! si nos mains pouvoient aujourd'hui de ses fers,
Délivrer Rome même & venger l'Univers...

(*en regardant les Aigles*)

Aigles fieres jadis, maintenant abattues,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues.
Que votre chute apprenne à la postérité!
Ce que peut la valeur & la fidélité.

O vous qui n'êtes plus! Héros, dont la victoire,
Le courage & la mort font vivre la mémoire,

Le Ciel couvre vos fronts de lauriers fructueux.
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adversité s'étend sur un jour si prospère.

(en parcourant des yeux tous les Citoyens)

Moi, la Patrie, & vous, nous perdons tous un père ;
Les Dieux, dont les regards sembloient veiller sur lui,
Ont de la liberté laissé tomber l'appui :
Liberté ! Liberté ! faut-il que par la guerre ,
Tes plus grands défenseurs soient ravis à la terre ?
Mais cessons de gémir, surmontons nos douleurs ;
Je crois voir Ségismar, qui condamne mes pleurs.
Ses mânes satisfaits veillent sur nos cabanes.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons... mais toi, qui nous fais triompher,
Dont le courage mâle a sçu tout échauffer,
Pourquoi ne viens-tu pas, illustre & digne femme,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame ?
Je vous vois interdits... Ah ! parlez, quel malheur...

LE CHEF DES BRUCTERES, *en s'approchant d'Ar-
minius.*

Contre nos ennemis on dit que sa valeur,
Qui s'est trop obstinée au soin de les poursuivre,
L'a mise dans les fers dont elle nous délivre.

A R M I N I U S.

Thufnelde prisonnière ! Ah ! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.

F ij

Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons sauver Thusnelde...

*(Arminius fait quelques pas, & les autres font
un mouvement pour le suivre).*

SCENE VIII.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARRÊTE, Arminius.

Je suis digne de toi; reconnois Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus; de l'amour j'ai sçu vaincre les charmes;
J'étois dans l'esclavage & je viens d'en sortir.
Rends-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduit par la tendresse & trompé par la ruse.....

ARMINIUS.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere l'excuse.
Mais Thusnelde... suis-moi.

FLAVIUS.

Nos Dieux, qui par tes mains,
Viennent d'humilier les superbes Romains;
Mais qui vouloient te faire acheter la victoire,
Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
Deux Escadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin, forcés de reculer,

Avec eux en fuyant entraînoient une proie ,
 Qui, dans leur désespoir , eût mêlé trop de joie.
 Je les ai poursurvis ; & mon heureux destin ,
 En reprenant sur eux un si riche butin ,
 Acheve ton bonheur & comble leur ruine.

SCENE IX ET DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de Guerrier* ; LES ACTEURS
 PRÉCÉDENS.

FLAVIUS.

APPROCHEZ, paroissez , belle & jeune Héroïne.
 (à *Arminius.*)

Reçois des mains d'un frere , ardent à te servir ,
 Cet objet vertueux qu'il vouloit te ravir.

THUSNELDE.

Oui , je lui dois le jour : l'ivresse de la gloire
 M'emportoit , m'égaroit au sein de la victoire.
 O braves Citoyens ! magnanimes Guerriers !
 Que j'aime à voir vos fronts ceints des mêmes lau-
 riers !

Rendez à Flavius , rendez tous votre estime ;
 Du vrai courage en lui , j'ai vu l'effort sublime :
 En brisant ses liens , en surmontant l'amour ,
 Il a plus fait lui seul que nous tous en ce jour.
 Ton frere , environné de Germains intrépides ,
 Des Romains , qui fuyoient , suivoit les pas rapides.

86 LES CHÉRUSQUES;

Ses yeux étinceloient du plus ardent transport.
 Cette ardeur que guidoit, qu'enflammoit le remord,
 Et qui porte aux tyrans les coups les plus funestes,
 De nos fiers Oppresseurs a foudroyé les restes,
 Et répandu sur nous la gloire & le bonheur:
 Qui se repent ainsi n'a point perdu l'honneur.
 Il sauve ton épouse; as-tu sauvé ma mere?

ARMINIUS.

Elle est libre; & sa vie en ce moment m'est chere.

THUSNELDE.

Ce moment qui paroît de tes jours & des miens,
 Assurer le bonheur, fait le tourment des siens.
 Ne l'abandonnons pas à sa douleur mortelle.
 Allons, en attendant que nos soins, notre zele,
 Rallument dans son cœur, de la gloire écarté,
 L'amour de la Patrie & de la Liberté:
 Rome, nous te jurons une haine éternelle;
 Tes vaisseaux, tes soldats, ta fureur criminelle,
 Subjuguent vainement & la terre & les mers.
 Le Chérusque jamais ne portera tes fers.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Chérusques*, Tragédie ; & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 2 Décembre 1772.

M A R I N.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au nouveau Recueil du Théâtre François.

De l'imprimerie d'ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, rue S.
Severin, vis-à-vis de l'Eglise.

